

LA CITÉ
DU SOLEIL,

OU

IDÉE D'UNE RÉPUBLIQUE PHILOSOPHIQUE,

PAR

F.-TH. CAMPANELLA;

TRADUITE DU LATIN

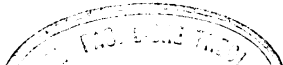
Par VILLEGARDELLE.



Paris,
ALPHONSE LEVAVASSEUR,

14, RUE JACOB.

—
1840



VERSAILLES. — IMPRIMERIE DE MICHEL FOSSONT,
avenue de Saint-Cloud, 3.

NOTICE

SUR

CAMPANELLA.

I.

NOTRE société en est arrivée à ce point de désordre, que la condition des travailleurs, c'est-à-dire, du plus grand nombre, y est devenue intolérable. L'évidence du mal est si grande que personne ne songe plus à le nier. Les hommes même qui sont appelés à *diriger* la société, reconnaissent que son

organisation n'est plus en harmonie avec ses besoins, puisqu'ils avouent qu'il y a *quelque chose à faire* ; toutefois ils se gardent bien de proposer la plus simple réforme. L'aveu leur est échappé, et peut-être, après y avoir réfléchi, se sont-ils aperçu qu'il y avait plus à faire qu'ils ne s'étaient imaginé d'abord, plus qu'ils ne se sentaient capables d'entreprendre sans alarmer les positions qui les maintiennent dans la leur. A mesure que la pourriture de ses vieux états laisse l'édifice social s'écrouler fragmens par fragmens, les maîtres de la politique s'effraient et proclament la nécessité du *statu quo* avec un entêtement dont l'ardeur redouble en proportion de l'urgence et de la grandeur des changemens qu'il faudrait accomplir. Parvenu que l'on est au terme des déceptions, on n'a plus foi en ces docteurs qui prêchaient la patience et enseignaient que, sans le concours de l'homme, le temps suffisait pour amener tous les progrès. Les solutions négatives, c'est-à-dire, exclusives de toute science, ont été longtemps préconisées, par cela même que nier n'exige pas de profondes

études, et que cette méthode libérale réalise aisément l'égalité des intelligences. Mais aujourd'hui, les doctrines du *laisser-passer* et du *laisser-faire* ont porté leurs fruits. Le morcellement exagéré du sol, l'émiettement des capitaux et la libre concurrence en toutes choses, ont engendré la misère sans cesse progressive du producteur, chaque jour plus rudement exploité. Les résultats de cette misère d'un côté, et de l'autre, de l'égoïsme général accru par la crainte du lendemain, ont produit la démoralisation inconcevable qui frappe les yeux les moins clairvoyans, et trouble parfois la quiétude des plus optimistes. Un pareil moment, et il s'en est déjà rencontré de semblables dans la vie de l'humanité, est particulièrement favorable aux tentatives de reconstruction religieuse et de réorganisation intégrale de la société. En un mot, c'est l'époque des *utopies*, non moins que celle des réformations réelles.

Le nom d'*Utopie*, à notre sens, ne doit pas s'appliquer à un voyage imaginaire, à un roman féérique fait pour récréer les oisifs; mais

seulement à ces ouvrages sérieux dans lesquels l'auteur présente un type idéal d'organisation sociale, en descendant jusque dans les moindres détails ; où il réforme toutes choses , depuis la théorie du ménage et pour ainsi dire du *pot-au-feu*, jusqu'à la conception de la cause première et des lois qui régissent l'univers. Il n'est aucune de ces utopies, quelque grande que puisse être sa valeur intrinsèque , soit dans l'ensemble, soit dans certaines de ses parties, qui ait exercé sur la marche des sociétés une influence appréciable. Toutes, cependant, ont eu un certain nombre d'adeptes ; mais les premiers néophytes , doués généralement d'esprit pratique en raison inverse de leurs sentimens généreux, se jettent tête baissée dans ces systèmes toujours décorés de quelques extravagances, ne savent pas y discerner le possible du fantastique, et épuisent rapidement leurs forces, sans avoir réussi à en faire jaillir rien d'utile. Cette impuissance de réaliser tient en premier lieu, à ce que les disciples des utopistes, acceptant tout sur la parole du maître et ne connaissant rien ni de ce qui

s'est produit avant eux , ni de ce qui se fait à côté d'eux , n'ont aucune prise sur les hommes peu exaltés qui vivent de la vie de leur époque, et qui seraient seuls capables de prendre le côté véritablement positif de ces doctrines. En second lieu , les adeptes , s'entichant d'autant plus des rêves excentriques de leur *messie*, que le bon sens public les repousse avec plus d'énergie, obscurcissent bientôt l'idée positive, ou du moins possible , qui a présidé à la première conception de l'inventeur ; alors l'opinion publique , à leur exemple , confond aussi le vrai avec le faux , et rejette en masse ce qu'on a prétendu défendre et imposer en masse. Cette cause une fois compromise par le zèle aveugle de ses plus dévoués partisans, un homme qui , par sa position ou son talent, aurait acquis une autorité incontestable , n'essaierait pas de la prendre en main , sans s'exposer à perdre toute espèce d'influence ; car, les bizarreries frappant beaucoup plus l'imagination populaire que la simplicité du vrai , on les attacherait comme un grelot à l'idée dont il voudrait^s se faire le vulgarisateur.

Nous ne parlerons pas davantage des utopies en général. Nous nous contenterons de noter, sans y insister, le cachet particulier imprimé à ces sortes de livres par les besoins du temps et même par la position individuelle de l'écrivain. Ainsi Platon déduit les lois de sa *République* de son idéalisme philosophique, et maintient l'esclavage. Morus, homme pratique, et chancelier d'Angleterre, se borne à imiter Platon, et il termine sa patriarchale *utopie*, en la déclarant impossible. Campanella, moine dominicain, frappé de la grandeur de la papauté, exagère encore ce type de gouvernement théocratique, et, malgré la vigueur de son esprit, quelques idées monacales se glissent parfois dans sa conception; mais, à la différence de ses prédécesseurs, il croit à son idéal et essaie de le réaliser. Au 18^e siècle, si faussement accusé de n'avoir été que démolisseur par ceux qui ne l'ont pas étudié, Morelly cherche la solution d'un magnifique problème qu'il pose en ces termes : *Trouver une situation dans laquelle il soit presque impossible que l'homme*

soit dépravé ou méchant. Babœuf s'empare ensuite de l'œuvre de ce puissant génie ; mais acceptant à la lettre le cri de la révolution ÉGALITÉ, il ne peut comprendre les *inégalités harmoniques* établies par la nature précisément, selon Morelly, pour rendre possible le régime de la communauté des biens. Les crises industrielles, la misère des classes productives et la tyrannie des opinions religieuses en Angleterre ont suscité le socialiste Owen. Enfin, en France, deux économistes, Ch. Fourier et Enfantin, après avoir profondément analysé les vices de notre état industriel, ont conçu le projet de reconstruire la société du fondement jusqu'au faite : le premier prend l'œuvre par en bas, organise la production et donne la loi de la distribution des travaux ; le second pose d'abord le pouvoir, et, par une systématique organisation du crédit, étend sur tous les points les ramifications d'un savant despotisme auquel nulle individualité ne saurait échapper.

La *Cité du Soleil* de Campanella, moins connue que l'*Utopie* de Morus, lui est cepen-

dant de beaucoup supérieure. Elle offre, avec la doctrine saint-simonienne ainsi qu'avec la théorie de Fourier, des analogies tellement frappantes, qu'un examen superficiel ferait soupçonner un plagiat. Mais une étude approfondie des trois systèmes rend, à nos yeux, cette supposition tout-à-fait inadmissible. Ce n'est donc pas pour nous donner le triste plaisir de mettre en suspicion la bonne foi des réformistes contemporains, que nous publions la traduction de la *Cité du Soleil*. Notre unique but a été de continuer l'œuvre que nous avons commencée en publiant le *Code de la Nature*, de Morelly ; c'est-à-dire de prouver que l'esprit humain, dont la nature est toujours la même, n'a cessé d'opposer aux souffrances d'une société vicieuse le type idéal d'une société plus parfaite ; de montrer ensuite aux différentes écoles socialistes les racines qu'elles ont dans le passé, et de les rappeler ainsi à des sentimens moins dédaigneux et moins exclusifs.

II.

Thomas Campanella naquit le 8 septembre 1568, à Stilo, bourg de la Calabre. Il fit preuve, dès son enfance, d'un esprit très vif, et apprit, avec une rapidité prodigieuse, ce qu'on a coutume d'enseigner à la jeunesse. Dès l'âge de treize ans, comme il le dit lui-même, il connaissait assez bien la grammaire et l'art de la versification pour faire, indifféremment en vers ou en prose, des discours sur tous les sujets qu'on lui proposait. A quatorze ans, son père voulut l'envoyer étudier à Naples, chez un de ses parens, Jules Campanella, qui professait le droit; mais, ayant entendu un éloquent prédicateur de l'ordre de Saint-Dominique, il se détermina à entrer dans cet ordre, qui avait produit saint Thomas et Albert le Grand, dont la lecture l'avait vivement impressionné. Il n'est peut-être pas inutile de faire observer que c'est de l'ordre des Dominicains que sont sortis les moines les plus remuans et

les plus indépendans. Il suffit d'ajouter au nom de Campanella ceux de Jordano Bruno et Savonarole. Campanella, en poursuivant ses études, peu satisfait de ce qu'on lui enseignait, tomba dans un scepticisme tellement outré, qu'il avoue lui-même, dans sa *poétique*, avoir douté s'il y avait jamais eu un Charlemagne dans le monde. Alors il résolut « de parcourir tous les ouvrages de Platon, de Pline, de Galien, des stoïciens, de l'école de Démocrite, et surtout les livres de Telesio; puis de comparer ces écrits au grand livre de la nature, et de vérifier la fidélité de la copie sur l'autographe authentique (1) ». Dès cette époque, à l'exemple de Telesio, il se porta adversaire des doctrines d'Aristote, dont l'autorité, dans les écoles, n'était guère moindre que celle de l'Evangile. C'est à l'âge de vingt-deux ans qu'il publia son premier livre qui fut dirigé contre Aristote et son défenseur Marta (2).

(1) *De libris propriis*, Paris, 1642, in-8° pag. 5.

(2) *Philosophia sensibus demonstrata*. Neapoli, 1590, in-4°.

L'ardeur de Campanella à combattre les doctrines péripatéticiennes, son enthousiasme pour les idées nouvelles, et sans doute aussi les succès dans la controverse lui firent des ennemis implacables. Un de ses anciens professeurs, vaincu par lui dans une lutte publique, l'accusa de magie. On supposa qu'il connaissait tout et n'avait rien appris; mais à ceux qui lui demandaient s'il n'était pas possédé du démon, pour être devenu si savant sans avoir étudié, Campanella répondit : « J'ai consumé plus d'huile que vous n'avez consommé de vin ». Obligé de quitter Naples pour échapper aux persécutions qu'on lui suscitait, notre fougueux philosophe parcourut successivement Rome, Florence, Venise, Padoue, Bologne, ne cessant jamais d'écrire et de chercher des disciples. Nous le retrouvons encore à Naples en 1598. Il ne fit que passer dans cette ville pour se retirer dans sa patrie. Pietro Giannone dit que cette retraite n'était pas volontaire, et que Campanella ayant déjà été un sujet de désordre et de scandale à Rome même, on lui avait enjoint de

se retirer dans un petit couvent de Stilo et de n'en pas sortir. Mais il n'était pas facile de retenir dans l'inaction et le repos un esprit si inquiet, si impulsif, et dans lequel d'ailleurs fermentait déjà un projet de réforme sociale et religieuse qu'il allait tout de bon mettre à exécution.

Dans cette retraite même il trama une conspiration qui eut sur le reste de sa vie la plus funeste influence. Pietro Giannone, parlant de cette tentative, dit : « Campanella, moine dominicain, faillit bouleverser la Calabre, en y jetant de nouvelles idées et projets de liberté et république. *Il alla jusqu'à prétendre réformer les royaumes et les monarchies et donner des lois et de nouveaux systèmes pour le gouvernement de la société.* » Pour parvenir à l'accomplissement de son grand dessein, il commença d'abord par gagner à ses idées les moines de son couvent. Il leur persuada que les astres, dont il connaissait très bien le cours, prédisaient, pour l'année 1600, des révolutions, des changemens d'états, particulièrement dans le royaume de Naples et

dans la Calabre ; qu'il fallait en conséquence faire des préparatifs , rassembler des gens armés , et que , lui , il se sentait le courage de secouer la tyrannie des rois d'Espagne et de leurs ministres , en criant LIBERTÉ , et en formant un heureux gouvernement républicain. Campanella annonçait dans ses prédications que Dieu l'avait destiné à une telle entreprise. Il disait qu'il devait opérer ces grandes choses par deux moyens , la *langue* et les *armes* ; qu'avec le premier il fallait prêcher la *liberté* contre la tyrannie des princes et des prélats , afin d'amener le peuple à secouer le joug. Quant à la ressource des *armes*, il comptait sur celles des bandits et des exilés. La populace devait se joindre à eux , briser les prisons et brûler toutes les procédures contre les criminels , à qui ils rendraient la liberté afin de les enrôler dans l'insurrection. Les circonstances étaient très favorables pour l'exécution de ce plan : la province était alors remplie de condamnés au bannissement, et des contributions excessives et réitérées pesaient sur le peuple. Tout se trouvant ainsi disposé

au tumulte et à la révolte , on vit entrer dans le projet de Campanella , non-seulement les moines , mais encore diverses autres personnes de Stilo et des environs. Après avoir jeté de la sorte les premiers ferments de la rébellion , le hardi dominicain eut recours à l'un de ses confrères , nommé père Denys Ponzio de Nicastro , qui se chargea de répandre le même esprit de révolte dans Catanzaro , et s'acquitta de cette tâche avec beaucoup d'éloquence et de zèle. Dans le panégyrique qu'il ne manquait pas de faire de Campanella , *envoyé de Dieu* , selon lui , père Denys ajoutait qu'il devait s'opérer de grandes révolutions , qu'il ne fallait pas laisser échapper cette occasion favorable de rentrer dans la *liberté* ; que l'heure était venue de se délivrer enfin des *vexations des ministres du roi* , qui , *vendant à prix d'argent le sang humain* , *écrasaient les pauvres et les faibles*. Campanella et son coadjuteur trouvèrent dans les autres religieux des âmes ardentes à seconder leurs projets. Dans le seul couvent des dominicains de Pizzolli , on comptait plus de vingt-cinq moines qui avaient engagé dans leur parti un

grand nombre de bannis. Déjà la contagion envahissait même la province voisine.

Il y avait plus de trois cents religieux, tant augustins que dominicains et cordeliers, impliqués dans ce mouvement. Deux cents prédicateurs devaient s'insinuer parmi le peuple, afin d'y souffler l'esprit de sédition. Quelques évêques même prêtèrent secrètement la main à cette immense conjuration ; ceux de Nicastro, de Girace, de Melito et d'Oppido furent nommés par les témoins, ainsi que quelques barons napolitains. Campanella et ses complices ne manquaient pas non plus de ressources en armes. Outre l'appui qu'ils comptaient trouver dans les châteaux, dix-huit cents bannis étaient prêts à combattre pour eux : ils devaient tuer tous ceux qui s'opposeraient à leurs desseins, faire des réglemens tout nouveaux, et *brûler les anciens livres*, parmi lesquels on n'aurait pas sans doute oublié les philosophes que Campanella avait attaqués, Stilo devait être la capitale de la RÉPUBLIQUE, et Père Thomas Campanella serait proclamé MESSIE ; c'est du reste le nom que déjà quelques-uns des con-

jurés lui donnaient. Ils espéraient que la flotte turque qui mouillait alors dans les parages de Guardavalle, ne demanderait pas mieux que de leur prêter assistance. En conséquence ; Campanella avait placé dans la marine des gens aux aguets, qui, lorsqu'il passait quelque bâtiment turc, allaient à sa rencontre l'informer de leur résolution, et lui demander de se tenir prêt à les secourir. Le soulèvement devait avoir lieu en 1599 ; mais cette conspiration avorta comme tant d'autres, parce que deux conjurés vinrent d'eux-mêmes la dénoncer.

Le comte de Lemos, alors vice-roi de Naples, averti à temps, déjoua le complot, et, sous prétexte de protéger les côtes contre l'invasion des Turcs, il envoya des troupes sous le commandement de Charles Spinelli, qui eut ordre de s'emparer des conjurés et de les enlever. Ceux qui n'étaient pas sur leurs gardes, furent arrêtés sans difficulté et désignèrent d'autres complices dans les réponses qu'on leur arracha. Tous furent conduits à Naples sur quatre galères, et, pour faire un exem-

ple , le vice-roi en fit écarteler vifs deux sur les galères mêmes ; quatre autres furent pendus aux vergues. Le Père Denys fut saisi déguisé en habit séculier. Quant au chef de la conspiration , Thomas Campanella , découvert dans une cabane où il s'était réfugié , il fut conduit avec d'autres moines et prêtres dans les prisons du château , et condamné à une réclusion perpétuelle.

Les biographes de Campanella , Cyprien et le père Échard (1) , ne donnent aucun détail sur cette conspiration. Ce que nous venons d'en raconter est tiré de l'*Histoire du Royaume de Naples* , par Pietro Giannone , qui dit avoir fait cet historique d'après les pièces manuscrites de la procédure intentée contre Campanella et ses complices , pièces que l'on conservait encore de son temps dans les archives de

(1) *Vita Th. Campanellæ , auctore Ern. Sal. Cypriano*, 2^{da}. ed. *Amstelodami*, 1721.—*Jacobus Echard. Vita Campanellæ , tom. II. scriptorum ordinis prædicatorum , anno 1721 Edit.* (Cette vie de Campanella par Echard est imprimée à la suite de celle de Cyprien , dans l'édition que nous venons de citer.)

Naples. Campanella lui-même ne parle nulle part de sa tentative d'insurrection ; son ami Tobias Adamus y fait bien allusion dans sa préface au livre de Campanella , intitulé : *Prodromus Philosophiæ instaurandæ* ; mais Gabriel Naudé, autre ami très intime de notre philosophe , est plus explicite. En parlant du procédé ordinaire des législateurs politiques qui , pour venir plus facilement à bout de leurs projets , persuadent aux peuples qu'ils sont immédiatement inspirés de Dieu ; il écrit : « Il n'y a pas plus de soixante ans que Guillaume Postel en voulut faire de même en France , et depuis peu encore Campanella , dans la Haute-Calabre ; mais ils n'en purent venir à bout , non plus que les précédens , pour n'avoir pas eu la force en main ; car , comme dit Machiavel , cette condition est nécessaire à tous ceux qui veulent établir quelque nouvelle religion (1). »

Campanella , captif , eut à subir les plus

(1) Gabriel Naudé , *Considérations politiques sur les coups d'état*. 1767.

cruelles tortures : il fut jeté successivement dans cinquante prisons , enseveli dans des culs-de-basse-fosse, et mis sept fois à la question : la dernière dura quarante heures ; il la décrit , mais sans s'expliquer sur ce qui lui valut un tel traitement. « Lié, dit-il, par des cordes serrées au point de pénétrer jusqu'aux os, je fus suspendu par les mains, violemment tordues en arrière , au-dessus d'un pieu aigu ; en sorte que , si j'essayais de me soutenir en l'air par mes bras ainsi tordus , j'éprouvais des douleurs intolérables dans les bras , les épaules et le cou : si , au contraire , je cédaï au poids de mon corps, le pal déchirait mes chairs et me faisait verser une grande quantité de sang. (*Si me demitterem, à ligno nates devorabantur : quæ distentæ usquæ ad vesicæ collum et radices genitalium, sanguinem multum effundebant.*) Au bout de quarante heures, me croyant mort , on mit fin à mon supplice. Parmi les spectateurs de mes tortures , les uns m'injuriaient , et , pour accroître mes douleurs, secouaient la corde à laquelle j'étais suspendu ; les autres louaient tout bas mon courage..... rien ne

m'a ébranlé, et on n'a pu m'arracher une seule parole (1). »

Un écrivain peu favorable à Campanella , car il le traite de fourbe infâme et du plus scélérat des bipèdes (*bipedum scelestissimus atque sacerrimus nebulo*), avoue que , dans sa prison, Campanella supporta les tortures les plus atroces avec une fermeté plus que spartiate (*spartana plus quam nobilitate* (2)). Après avoir ainsi expié, dans des tourmens à peine croyables, le tort d'avoir voulu tirer les hommes de leur abjection et de leur misère, Campanella vit se ralentir peu-à-peu l'acharnement de ses persécuteurs. Paul V et plusieurs personnes de distinction sollicitèrent la cour d'Espagne en sa faveur ; mais leurs efforts furent inutiles. Le pape Urbain VIII réussit enfin à l'arracher aux mains des Espagnols; il prétexta, dit-on, que, dans ses ouvrages, Campanella ayant attaqué l'Église.

(1) *Th. Campanellæ quæstiones super secunda parte philosophiæ realis, quæ est Ethicorum. Pag. 3. Parisiis. Dionys. Houssaye. 1637. in-f°.*

(2) *Vita Th. Campanellæ; auct. Cypriano, pag. 19.*

romaine, il était obligatoire qu'il vînt à Rome, devant le tribunal de l'inquisition, rendre compte de sa foi. Campanella fut donc extrait de sa prison le 15 mai 1626 ; sa détention avait déjà duré 27 ans. Il fut transféré à Rome, où les marques d'affection que le pape lui donna, la liberté réelle dont il jouissait malgré sa qualité de prisonnier, et sa liaison avec le comte François de Noailles, ambassadeur de France, ranimèrent la haine des Espagnols, qui résolurent de l'enlever et de le ramener à Naples. Pour leur échapper, Campanella fut obligé de se réfugier chez l'ambassadeur de France, qui le fit déguiser et sortir de Rome pendant la nuit, dans son propre carrosse. Il s'embarqua ensuite et descendit à Marseille au mois d'octobre 1634. Le célèbre Nicolas Peyresc, ayant appris son arrivée, l'envoya chercher dans une litière et le fit conduire chez lui à Aix. Campanella passa là fort agréablement quelques mois dans la société de son ami Pierre Gassendi. Lorsqu'il voulut se mettre en route pour Paris, il reçut du seigneur Peyresc une lettre de

crédit sur Lyon, et, de plus, cinquante pièces d'or. Campanella fut si sensible à ce généreux procédé, qu'il dit n'avoir pu retenir ses larmes, lui qui n'en avait pas versé une seule au milieu des plus horribles supplices. Il fut bien accueilli par le roi Louis XIII et le cardinal de Richelieu, qui le consulta souvent sur les affaires d'Italie. Un jour ce ministre lui ayant demandé si le duc d'Orléans parviendrait à la couronne, Campanella lui répondit : *« Imperium non gustabit in æternum. »* Il continua ses travaux à Paris dans le couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré, où il s'était retiré; ce fut là qu'il mourut, le 21 mai 1639, dans la soixante-onzième année de son âge.

III.

Les jugemens portés sur Campanella par ses contemporains, sont très contradictoires, et il ne faut pas s'en étonner. Les uns, impatiens de secouer le joug des doctrines aristotéliques, devaient exalter outre mesure l'homme qui, après Telesio, avait le plus énergique-

ment combattu pour la liberté de la raison humaine : d'autres ne virent en lui qu'un hérésiarque , un athée et un brouillon ; les plus sages de l'époque le regardaient comme un rêveur. C'est ainsi que Grotius , parlant de ses livres , dit : *Legi et Campanellæ somnia*. Il était , au reste , à-peu-près impossible que ses contemporains pussent saisir avec netteté l'unité qui existe entre les écrits si divers de Campanella , ainsi que le rapport logique de ses doctrines avec ses actes..... D'ailleurs la bizarrerie de ses idées et l'étrangeté des hypothèses absolument dénuées de fondement qu'il émet avec profusion , firent méconnaître la haute portée et la valeur réelle d'une partie de ses travaux. Le caractère toujours dogmatique des livres du philosophe de Stilo , son mépris universel pour tout ce qui s'est fait avant lui , durent sans doute déplaire souverainement au public savant de son siècle , qui était en général complètement absorbé dans l'étude de l'antiquité. Aussi le principal biographe de Campanella , Cyprien , l'en blâme en ces termes : « Négliger tous les anciens ,

» et prétendre s'élever au faite de la sagesse
 » par ses propres efforts, et en s'écartant de
 » toutes les voies suivies jusqu'alors, c'est
 » faire preuve d'une outrecuidance intoléra-
 » ble. La bonté divine n'a pas permis que
 » tous les travaux de nos devanciers qui se
 » sont livrés à la recherche de la vérité, fus-
 » sent sans fruit; et l'homme isolé ne peut,
 » dans le court espace de sa vie, et sans le se-
 » cours des recherches antérieures, espérer
 » devenir plus savant que tout le genre hu-
 » main. »

Ce reproche est assez fondé; car, en défini-
 tive, Campanella s'est laissé entraîner par la
 fougue de sa puissante imagination, et s'est
 bien peu inspiré des notions positives déjà ac-
 quises par la science de son temps. Après la
 découverte des lois de Képler et les travaux
 de Copernic, il fait de l'astronomie en véri-
 table astrologue; de la mécanique, en homme
 qui croirait au mouvement perpétuel. Le re-
 proche de Cyprien pourrait du reste, sans y
 changer un seul mot, s'adresser avec pleine
 justice à plus d'un réformiste du 19^e siècle.

Sans parler des tortures et de la longue captivité que valut à Campanella l'insuccès de sa conspiration , on peut donc dire qu'il fut traité par ses contemporains, comme de nos jours Ch. Fourier l'a été par les siens. Les motifs de la défaveur avec laquelle ils furent accueillis, sont les mêmes. Ces deux penseurs ont , dans leurs écrits, prodigué les fantaisies les plus capricieuses; tous deux, avec une audace incomparable, ont refusé toute valeur aux travaux antérieurs de la philosophie; tous deux encore ont négligé, comme de propos délibéré, les résultats des sciences les plus positives et les plus solidement constituées. Malgré tout cela, ils sont dignes de l'attention la plus sérieuse et la plus profonde de la part des esprits méditatifs. Une fois la critique de leurs erreurs faite avec sévérité, il reste une assez notable portion de leurs ouvrages qui porte l'ineffaçable empreinte du génie; et assurément le brillant éclat de l'or ne le laisse pas méconnaître, sitôt que le métal est débarrassé de la gangue informe qui le masque aux yeux de l'ignorant.

La valeur philosophique de notre dominicain est tout entière dans certaines idées métaphysiques dont il a déduit un type d'organisation sociale. Cette tentative est d'autant plus remarquable, qu'il faut arriver jusqu'au 19^e siècle pour trouver des écoles qui aient prétendu renouveler les idées les plus générales soit en métaphysique, soit en religion, et qui aient ensuite voulu poursuivre la traduction *réelle* de leur idéalisme jusques dans les détails les plus minutieux de la vie humaine. La méthode synthétique est la seule qu'employa Campanella, précisément au moment où Descartes mettait en œuvre la méthode opposée, l'analyse.

La synthèse du philosophe italien fut peu féconde : il ne mania pas cette arme si pesante avec toute la sûreté convenable ; il vacilla souvent dans sa marche, car il s'en fallait que le terrain sur lequel il s'avancait eût été encore assez exploré. Aussi serait-il facile d'extraire de ses ouvrages tels sophismes qui pourraient, avec quelque apparence de raison, le faire considérer comme le précurseur de Locke

et de Condillac. Toutefois, si on pénètre au fond du sentiment de Campanella, on est frappé du rapport qui existe entre sa doctrine générale et l'idéalisme panthéistique, appelé en Allemagne *philosophie de la nature*. Pour Campanella, comme pour cette école, la philosophie est la science du *tout*. La nature est un être vivant et animé. Les élémens primaires de toute individualité sont animés, puisque toute individualité, résultat de leurs combinaisons diverses, jouit de la vie. Les mondes sont infinis, et tous sont habités. Tous les êtres ont une vie propre plus ou moins élevée, et l'homme est le couronnement de cette magnifique hiérarchie, dont tous les degrés suivent, dans leur progression, les lois de l'analogie. Dieu produit tous les êtres médiatement par le développement des forces vivantes de la nature. La mort n'est que relative; la mort et le mal ne sont, dans l'ordre physique, que la régression de l'être déterminé à l'être indéterminé. Dans l'ordre moral, le péché est cette même régression produite par la volonté libre de l'homme.

Nous ne pousserons pas plus loin la comparaison. Nous pensons que la lecture attentive de la *Cité du Soleil* suffira pour prouver que la théorie de Campanella n'offre de différence essentielle avec la doctrine allemande, que dans le peu de précision de sa terminologie et dans l'absence complète de notions scientifiques, qui lui eussent permis de poursuivre dans l'ordre des sciences physiques et naturelles la justification de ses idées.

On ne trouvera donc pas extraordinaire qu'un homme qui avait compris que le rôle de la philosophie était d'embrasser toutes les sciences, mais qui ne connaissait pas assez chacune d'elles en particulier pour sentir l'impossibilité d'une pareille systématisation, ait eu la prétention d'édifier, à lui seul, une encyclopédie dans la plus large acception de ce mot. Une tentative aussi prématurée devait avorter ; et ceci fut, ainsi que l'a dit Pierre Leroux, une des causes qui ont fait tomber le nom de Campanella dans l'oubli, tandis que Bacon, pour avoir limité le champ de ses travaux, en a recueilli une gloire incontestée.

Les ouvrages de Campanella, dont il est superflu de donner ici la liste, montrent que l'activité de son intelligence s'est exercée sur toutes les branches de la science. Grammaire, dialectique, rhétorique, poétique, métaphysique, théologie, physiologie (et par physiologie, l'auteur entend la théorie générale des êtres, *la philosophie de la nature*) ; médecine, morale, politique, économie, etc. ; il a écrit dogmatiquement sur toutes ces matières. L'astrologie a été aussi une de ses croyances, et outre un *Traité spécial* sur cet objet, il a parsemé ses divers écrits de ses rêveries, dont il a été un des derniers adeptes. L'intention de faire une encyclopédie pourrait, à la rigueur, se déduire de l'inspection seule des sujets traités par Campanella ; mais on en trouve une preuve très positive dans le projet qu'il eut de donner, en 1638, une nouvelle édition complète de ses œuvres en dix volumes. Le premier volume de cette édition est suivi d'un *Index* dans lequel la distribution des matières traitées par l'auteur est faite d'une manière tout-à-fait systématique, et qui porte pour titre

général : *Instauratarum scientiarum per F. Thomam Campanellam juxta propria dogmata, ex naturæ et scripturæ Dei codicibus, tomi X.*

IV.

La *Cité du Soleil* (1) n'est pas seulement curieuse à étudier comme *utopie* ; elle offre encore la synthèse la plus nette possible des idées philosophiques et réformatrices de Campanella. En effet, les propositions les plus

(1) La *Cité du Soleil* fait partie du livre de Campanella, intitulé : *Philosophiæ realis libri quatuor, secunda editio, Parisiis, Dionys Houssaye, 1637, in-8°*. Ces quatre livres contiennent la physiologie, la morale, la politique et l'économie. La *Cité du Soleil* est imprimée à la suite de la politique. Cette édition étant la seule faite sous les yeux de l'auteur, est celle que nous avons dû suivre pour notre traduction. Nous ne connaissons d'autre version du même opuscule que celle publiée dernièrement dans la Suisse italienne : *La Città del Sole, di Thommaso Campanella, traduzione del latino. Lugano, Tip. di G. Ruggia, 1836, in-18°*.

étranges accumulées dans ce petit livre, se trouvent également soutenues et développées, quoique souvent avec une certaine réserve, commandée par l'esprit de son siècle et sans doute aussi par la crainte de nouvelles persécutions, dans un grand nombre de passages de ses autres écrits, et jusque dans son *Traité théologique*, intitulé *Atheismus Triumphatus*, où, par exemple, il confirme le principe de la communauté des biens. Un intérêt historique s'attache, en outre, à la *Cité du Soleil* : les motifs et le but de la conspiration ourdie par son auteur, s'y dévoilent tout entiers, et c'est pour n'avoir pas saisi le lien de la *pensée* et de la *vie active* du messie révolutionnaire de la Calabre, que certains auteurs, Naigeon entre autres, ont révoqué en doute sa tentative d'insurrection. Mais nous le répétons, et nous en avons donné la preuve, Campanella avait pris son utopie au sérieux, et il avait voulu la réaliser. Comme Ch. Fourier, plein de confiance dans le charme et la vitalité de sa création, il crut, qu'enthousiasmés par le spectacle vivant de sa *république philosophique*, tous les peuples

du monde s'empresseraient à l'envi d'imiter un ordre social si supérieur à celui où ils végètent misérablement. Cette noble espérance ne se trouve pas exprimée uniquement dans la *Cité du Soleil* ; ailleurs encore il manifeste sa foi en une prochaine rénovation de la société : « A la honte des impies, dit-il, j'attends sur la terre un prélude du paradis, un siècle d'or plein de bonheur, duquel seront exclus les incrédules qui se moquent de la piété, avec un fouet fait des cordes des créatures, comme parle sainte Catherine de Sienne (1). »

Ce paradis ne devait pas être une oasis enchantée, isolée au milieu de l'humanité souffrante : le *royaume de Dieu* devait couvrir toute la terre ; tous les peuples devaient être heureux sous la domination du représentant de la divinité. Cette illusion grandiose avait été du reste celle de beaucoup d'hommes distingués du 16^e siècle, celle du célèbre

(1) *Atheismus triumphatus*, Parisiis, Dubray, 1636, in-4°, pag. 236.

dominicain, ministre de Philippe II, le cardinal Granvelle, comme aussi celle de Guillaume Postel, rêveur si bizarre, et savant si prodigieux. Personne n'ignore que le 19^e siècle a vu ressusciter cette chimère de la monarchie universelle par les chefs des deux écoles dont nous allons parler.

Passant sous silence les analogies qui existent entre l'utopie de Campanella et les utopies anciennes, nous nous bornerons à indiquer les rapprochemens principaux et les plus évidens avec les deux doctrines sociales qui, de nos jours, ont le plus vivement excité l'attention publique; nous voulons dire la religion de Saint-Simon ou mieux d'Enfantin et la théorie de Ch. Fourier.

Comme Campanella, Enfantin, a déduit de sa métaphysique panthéistique l'idée fondamentale de son organisation sociale. C'est d'abord le pouvoir théocratique dans sa plus monstrueuse extension, pouvoir dont le despotisme embrasse à-la-fois le spirituel et le temporel. Dans les deux systèmes, le chef suprême est le *métaphysicien* par excellence ;

il représente l'identité absolue du Dieu des Panthéistes, et ne relève que de lui seul ; en un mot, il est la *loi vivante*. Enfantin et Campanella disent que Dieu dans sa trinité est *amour, force et intelligence*. Enfantin forme trois catégories de l'espèce humaine, l'*artiste*, le *savant*, l'*industriel*. Campanella, de son côté, établit, pour vicaires de son chef suprême, des triumvirs représentant *puissance, amour et sagesse*. Dans le système Saint-Simonien, ainsi que dans la *Cité du Soleil*, la propriété individuelle est détruite, et avec elle l'hérédité ; l'organisation de la société a pour but l'amélioration *physique, morale et intellectuelle* de l'espèce humaine. L'usage des instrumens de travail appartient de droit à celui qui sait s'en servir, et tout travailleur remplit une *fonction sociale*. Saint-Simoniens et Solariens, ont également inscrit sur leur bannière ce principe devenu célèbre : à *chacun suivant sa vocation, à chaque capacité suivant ses œuvres*. Mais dans le Saint-Simonisme, c'est l'autorité qui a mission de discerner la vocation de chacun, tandis que dans la

Cité du Soleil, du moins sous ce rapport, la liberté humaine n'est pas sacrifiée, chaque individu ne consultant que ses goûts dans le choix de ses travaux et de ses études.

C'est à l'endroit que nous venons de toucher qu'existe la différence fondamentale entre les disciples de Saint-Simon et ceux de Fourier ; c'est aussi à ce point de divergence que Campanella devient le précurseur de ce dernier. *L'attraction passionnelle* n'est pas, il est vrai, élevée à la hauteur d'une théorie systématique, parle moine de Stilo, mais il en a conçu la pratique, il la montre en action, et dans la distribution des travaux, il la consulte avec un soin presque égal à celui de Fourier. En effet, il indique les conditions au moyen desquelles le travail deviendra non-seulement plus productif, mais encore agréable, et ces conditions ne diffèrent en rien de celles établies par Fourier : 1° Chacun a le droit d'opter pour les fonctions qui lui conviennent le mieux. 2° Tout travail est exécuté par groupes, méthode qui doit engendrer l'émulation à bien faire. 3° Les séances sont cour-

tes, afin d'éviter le dépérissement intellectuel et physique de l'homme. 4° Les occupations sont variées, dans le double but et d'empêcher l'ennui de naître, et de mettre successivement en exercice toutes les facultés productrices de chaque individu, car dans la *Cité du Soleil*, celui-là est le plus considéré, qui sait le plus grand nombre d'arts et de métiers, et les exerce avec le plus d'habileté. Au reste, dans les deux utopies, le nécessaire ne manque à personne, ou, selon l'expression de Fourier, la société assure à chacun un *minimum décent d'entretien*.

Comme lien matériel de leur association, tous deux également ont insisté sur l'unité de l'édifice sociétaire, et quoiqu'on retrouve dans Campanella ce que Fourier appelait *les séristères*, c'est-à-dire, les salles particulières destinées à l'exercice de chaque travail, et jusqu'au séristère des enfans à la mamelle, nous devons dire que, sous le rapport de la convenance et de la beauté architecturale, le philosophe du 19^e siècle l'emporte de beaucoup sur celui du 16^e. On trouve encore dans

Campanella les *Vestels* et la *Cour d'Amour* du Phalanstère (*concilium amoris.*) [Il y a des points de contact jusque dans les rêves les plus fantastiques des écrivains dont nous établissons le parallèle. Si Fourier attend l'invention du *megascopé* pour voir agir les habitans des astres, Campanella espère qu'au moyen d'un instrument acoustique, on parviendra à entendre l'harmonie du monde sidéral. Au surplus, Campanella a poussé plus loin qu'aucun utopiste l'audace de ses réformes au sujet des femmes. Il s'est exprimé sur les relations sexuelles avec une franchise brutale que nul n'a osé imiter; c'est en vain, par exemple, que l'on chercherait dans son livre les mots de *conjux*, *uxor* ou *matri-monium*.

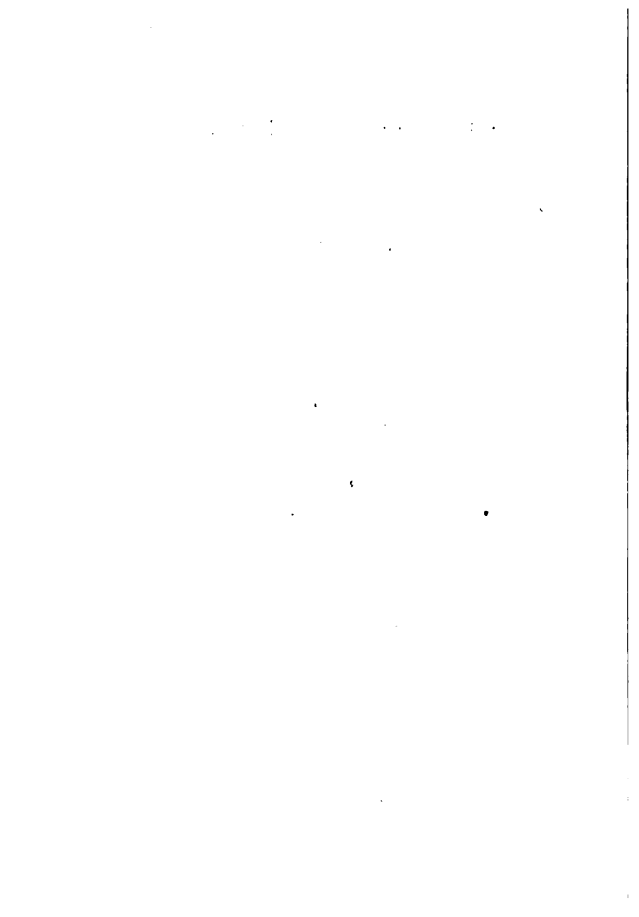
En résumé, Campanella réunit en lui les idées fondamentales qui ont présidé à la conception des systèmes de Saint-Simon et de Fourier. Il a pris le problème social sous ses deux faces, l'organisation du pouvoir et l'organisation du travail. Il a combiné l'élément de la communauté à l'élément de l'as-

sociation. Il a tenu compte des diversités que présente la nature humaine. Pour lui, l'égalité n'est pas un lit de Procuste, et il n'a pas méconnu le véritable droit naturel de l'homme, le droit du libre développement de ses facultés. A l'exemple de la nature, il a donc essayé de grouper dans un harmonieux ensemble, les inégalités sans cesse variables que présente chaque individualité dans sa force et son intelligence.

Le traducteur italien de la *Cité du Soleil*, que nous soupçonnons être un des disciples de Buonarrotti, l'un des plus fervens apôtres du communisme, pense que la synthèse de Campanella réalise le type de société le plus parfait que l'homme puisse concevoir. Il ne doute pas que tel ne soit le terme final des progrès de la raison humaine ; et il accepte, sans faire la moindre réserve, les idées les plus excentriques du premier martyr de l'utopie. Pour nous, nous n'avons pas la même confiance ; nous croyons que la science sociale est loin d'être constituée. Toutefois nous ne pouvons trop insister sur la nécessité d'étu-

dier avec soin et sans prévention les divers travaux qui ont eu pour objet la réorganisation intégrale de la société ; car aujourd'hui l'on reconnaît que tous les vices de l'ordre social sont si solidement enchaînés entre eux , que , pour procéder avec fruit aux réformes , il faut, sinon les accomplir toutes simultanément, ce qui est impossible , mais du moins les introduire avec méthode en vue d'une rénovation harmonique, et en les faisant toutes converger vers ce but unique , *l'association générale des travailleurs*, hors de laquelle on ne peut concevoir de salut pour l'humanité.





LA CITÉ DU SOLEIL.



DIALOGUE.

INTERLOCUTEURS :

**Le Grand-Maitre des Hospitaliers, et un
Commandant de vaisseau génois,
son hôte.**

L'Hospitalier. — Enfin, faites-moi, je vous prie, le récit des événemens de votre voyage.

Le Génois. — Je vous ai déjà dit comment, après avoir parcouru tout le globe, j'étais arrivé dans l'île de Topobrane, où je fus forcé de prendre terre. La crainte que m'inspiraient les habitans me fit chercher un refuge dans une forêt. Lorsqu'enfin j'en sortis, je me trouvais dans une vaste plaine. J'étais sous l'équateur.

L'Hospitalier. — Et là, que vous advint-il ?

Le Génois. — Je tombai tout-à-coup au milieu d'une troupe nombreuse d'individus, hommes et femmes, également armés. Plusieurs d'entr'eux connaissaient parfaitement la langue de notre pays. Je les suivis dans la *Cité du Soleil*.

L'Hospitalier. — Racontez-moi comment cette ville est construite et quel est son gouvernement ?

Le Génois. — Au milieu d'une plaine immense s'élève une ample colline sur laquelle est assise la plus grande partie de la *Cité du Soleil* ; mais les limites de cette cité dépassent de beaucoup le pied de la montagne, en sorte qu'elle a un diamètre de plus de deux milles, et, par conséquent, un périmètre de sept milles. Un site montueux a sur un sol uni l'avantage de placer les édifices dans une meilleure exposition. Cette cité est divisée en sept vastes cercles ou zones circulaires concentriques, portant les noms des sept planètes, et communiquant entr'elles par

quatre grandes routes et quatre portes correspondant aux quatre points cardinaux. Il résulte de cette distribution que si l'ennemi parvenait à franchir la première enceinte, il lui faudrait nécessairement redoubler ses efforts pour s'emparer de la deuxième, les accroître encore pour la troisième, déployer des forces et supporter des fatigues toujours de plus en plus grandes à mesure qu'il avancerait ; car, pour s'établir au cœur de la place, il faudrait faire sept sièges consécutifs. Au surplus, je regarde comme impossible de prendre la première enceinte, tant elle est épaisse, solide, protégée de fortifications, de tours, de bombardes et de fossés.

J'entrai par la porte septentrionale. Cette porte, doublée de fer, est construite de manière à pouvoir facilement se lever et s'abaisser, en glissant, au moyen d'un ingénieux mécanisme, dans les rainures du mur. Entre la première et la seconde muraille, se trouve une esplanade de soixante-dix pas ; de là, on aperçoit de vastes palais tous *unis* entre eux par le mur de la seconde enceinte (première

zone), de telle sorte qu'ils ne paraissent former qu'un seul édifice. A moitié de la hauteur des palais et dans toute l'étendue de leur pourtour, s'avancent des voûtes supportant des terrasses ou promenoirs, et soutenues elles-mêmes par d'élégantes et puissantes colonnes. Le dessous de cette galerie forme ainsi un péristyle continu ressemblant aux cloîtres des couvens. Ces palais n'ont, au rez-de-chaussée, d'autres entrées que celles pratiquées dans le mur intérieur ou concave. On entre de plein-pied dans cette partie basse. Pour monter au premier étage, il existe des escaliers de marbre qui aboutissent à des galeries intérieures toutes semblables entre elles, et de ces galeries, on se rend aux étages supérieurs, qui sont magnifiquement décorés. Ces étages sont percés de fenêtres à-la-fois dans le mur concave et dans le mur convexe, et se distinguent encore des étages inférieurs par des murailles moins épaisses. En effet, le mur convexe, c'est-à-dire extérieur, a huit palmes d'épaisseur; le mur concave en a trois, et les murs intérieurs

sont épais d'une palme ou d'une palme et demie. Parvenu à une seconde esplanade plus étroite que la première d'environ trois pas, on aperçoit le premier mur de la troisième enceinte (deuxième zone), orné en haut et en bas de galeries semblables à celles dont je vous ai déjà fait la description. Le second mur, faisant le pourtour intérieur de cette seconde rangée de palais, présente également un avancé de galeries soutenues par des colonnes. Les galeries par lesquelles est établie la communication avec les étages supérieurs sont décorées de peintures parfaitement exécutées. Toutes les autres rangées sont construites sur le même plan, et tous les palais ont leurs façades décorées de galeries. On arrive jusqu'au centre de la ville par une suite d'esplanades parfaitement nivelées; toutefois, lorsqu'on passe par les portes (et il y en a deux à chaque enceinte, l'une pour le mur extérieur, l'autre pour le mur intérieur), on monte par des degrés à peine visibles, et par un chemin dont l'obliquité rend la pente presque insensible. La montagne est cou-

ronnée par un plateau spacieux au milieu duquel s'élève un temple d'une architecture merveilleuse.

L'Hospitalier. — Continuez, je vous prie, continuez.

Le Génois. — Ce temple, il faut d'abord le remarquer, est parfaitement circulaire. Ce n'est pas un mur massif qui forme son enceinte ; mais des colonnes solides et admirablement travaillées supportant un immense et magnifique dôme, surmonté, à son centre, d'un dôme plus petit, percé d'une ouverture perpendiculaire à l'autel. Cet autel unique est entouré de colonnes ; il occupe le milieu du temple, dont le périmètre excède 550 pas. Les chapiteaux des colonnes de cette vaste rotonde soutiennent des voûtes qui font à l'extérieur une saillie d'environ 8 pas, laquelle s'appuie sur une seconde rangée de colonnes, ayant pour base un mur épais et solide, haut de 3 pas. Entre ce mur et les colonnes intérieures, règne une galerie couverte, richement pavée. Dans la concavité du mur qui est percé d'un grand nombre de

larges portes , sont fixés des bancs à demeure , tandis qu'entre les colonnes même du temple , il se trouve un grand nombre de sièges mobiles très élégans. On ne voit sur l'autel que deux énormes globes ; l'un représentant la sphère céleste , et l'autre la sphère terrestre. Au ciel du grand dôme sont peintes toutes les étoiles du firmament de la première à la sixième grandeur , avec l'indication de leurs noms propres et des influences qu'elles exercent sur les choses terrestres ; ce qui concerne chaque étoile est exprimé en trois vers. Les pôles et les cercles grands et petits de la sphère , suivant leur horizon respectif , sont aussi figurés à l'intérieur de cette coupole ; mais ils sont inachevés , parce qu'elle n'offre qu'une demi-sphère. Au reste , on peut compléter l'étude de l'univers , au moyen des globes placés sur l'autel. Le pavé resplendit de pierres précieuses. Sept lampes d'or , portant le nom des sept planètes , brûlent continuellement dans le temple. Le dôme qui surmonte la grande coupole , est entouré de quelques petites cellules fort belles : on a

également construit en retraite sur la plateforme circulaire, que soutiennent les cloîtres ou voûtes supportés par les colonnes intérieures et extérieures du temple, un grand nombre de cellules spacieuses et bien décorées, où habitent quarante-neuf prêtres ou religieux. Du sommet de la petite coupole s'élance une sorte de girouette très sensible, indiquant jusqu'à trente-six directions de vents; car c'est par le moyen des vents, mais seulement pour leur propre climat, que les habitans de ce pays, présagent si l'année sera fertile ou non, et quels changemens s'opéreront tant sur la terre que sur la mer : au-dessous de cette girouette est déposé le livre écrit en lettres d'or, où ces signes se trouvent expliqués.

L'Hospitalier. — Je vous prie de vouloir bien me décrire en détail la forme de gouvernement de ce peuple, car c'est là que je vous attendais.

Le Génois. — Leur chef suprême est un prêtre qu'ils nomment dans leur langue Sol' (Soleil), et que dans la nôtre nous appelle-

rions *le Métaphysicien*. Il a sur tout un pouvoir absolu, soit spirituel, soit temporel. Ses décisions règlent irrévocablement toutes choses, et terminent toutes les discussions. Il est assisté de trois chefs, PON, SIN et MOR, noms qui équivalent dans notre langue aux mots *Puissance, Sagesse, Amour*.

Dans les attributions de **PUISSANCE**, entrent les déclarations de guerre, les traités de paix et tout ce qui est relatif à la défense comme à l'attaque. **PUISSANCE** a l'autorité suprême en tout ce qui concerne la guerre, mais sans être au-dessus de *Soleil*. Sa fonction est de diriger en personne les officiers et les soldats, de surveiller les approvisionnemens, les fortifications, les travaux de sièges, la fabrication des armes et des machines de guerre; enfin toutes les professions qui se rattachent à l'art militaire.

A **SAGESSE** est confiée la direction des arts libéraux et mécaniques, et de toutes les sciences. La discipline des écoles lui appartient : tous les savans, tous les professeurs lui sont subordonnés, et autant il y a de sciences, au-

tant il a sous lui de fonctionnaires spéciaux : ainsi il y a l'astrologue, le cosmographe, l'arithméticien, le géomètre, l'historiographe, le poète, le logicien, le rhéteur, le grammairien, le médecin, le physicien, le politique, le moraliste. Toutes les sciences dont s'occupent ces magistrats, sont résumées avec clarté en un seul volume, qui a pour titre *la Sagesse* et dont on fait lecture au peuple, selon le rite pythagoricien.

D'après les indications du triumvir appelé *Sagesse*, tous les murs, tant intérieurs qu'extérieurs de la Cité, sont du haut en bas couverts de belles peintures qui représentent les sciences dans un ordre merveilleux. Sur les murs extérieurs du temple, et sur les rideaux que l'on baisse pendant le discours de l'orateur sacré, pour que sa voix ne se perde pas, on a peint les étoiles avec une indication en trois vers, de leur grandeur, de leurs propriétés et de leurs mouvemens.

Le mur intérieur de la première enceinte représente toutes les figures mathématiques beaucoup plus nombreuses que celles trouvées

par Archimède et Euclide. La grandeur de leur tracé est proportionnée à l'étendue de la muraille, et leur signification est indiquée en un seul vers. Ainsi on y trouve les définitions, l'énoncé des propositions, des problèmes, etc. Sur la convexité du mur extérieur de cette même enceinte est une description complète et détaillée de toute la terre. Puis viennent les cartes particulières de chaque pays; un court sommaire écrit en prose, fait connaître les cérémonies religieuses, les lois, les mœurs, les coutumes, les origines et les forces de ses habitants. Les alphabets propres à chaque peuple, sont représentés au-dessus de l'alphabet de la *Cité du Soleil*.

Sur le mur intérieur du deuxième cercle, c'est-à-dire, de la seconde enceinte du palais, sont peintes les différentes espèces de pierres précieuses ou communes, et sont figurés tous les minéraux et tous les métaux. Tous les échantillons minéralogiques s'y trouvent aussi; à chacun d'eux est attachée une note en deux vers. Sur le mur extérieur, on a représenté les mers, les fleuves, les lacs et les fontaines qui existent

dans le monde, ainsi que les différentes sortes de liquides, tels que vins, huiles, etc., avec indication de leur origine, de leurs qualités et de leurs vertus. Des niches pratiquées dans le mur contiennent des flacons de liqueurs conservées depuis cent et même trois cents ans, pour servir de remèdes dans un grand nombre de maladies. L'explication de la grêle, de la neige, du tonnerre et des autres révolutions atmosphériques, est donnée au moyen de figures accompagnées de brèves inscriptions. Bien plus, les Solariens connaissent l'art d'imiter, dans un appartement, le vent, la pluie, le tonnerre, l'arc-en-ciel; en un mot, tous les phénomènes météorologiques.

Contre le mur intérieur de la troisième enceinte, sont peintes les diverses espèces d'arbres et de plantes. Quelques-unes sont cultivées dans des vases de terre, et placées sur le bord de la terrasse du péristyle; une note indique le lieu où elles ont été découvertes, leurs propriétés, leurs analogies avec les choses du ciel, de la terre et des mers, avec les diverses parties du corps hu-

main, et enfin l'emploi médical de chacune d'elles. Le mur extérieur représente les poissons qui habitent les fleuves, les lacs ou les mers. On y trouve la description de leurs habitudes, de leurs propriétés, de leur mode de génération, de leur genre de vie, de la manière de les élever, de leur utilité par rapport au monde et à l'homme ; enfin leurs analogies avec tous les êtres, c'est-à-dire, avec tous les produits de la nature ou de l'art. Aussi mon étonnement a-t-il été grand lorsque j'ai vu les poissons appelés l'Evêque, la Chainé, la Cuirasse, le Clou, l'Etoile, m'offrir l'image parfaite des objets qui portent chez nous ces divers noms. On y remarque encore des oursins, des coquillages, des hultres, etc. Enfin la peinture et l'écriture concourent à faire connaître tout ce que l'élément liquide renferme de digne d'attention.

Le mur intérieur du quatrième cercle représente les oiseaux, leurs caractères distinctifs, leur structure et couleur, leurs habitudes et leur manière de vivre ; pour les Solariens, le phénix n'est point un oiseau fabuleux. Sur le

mur extérieur, on voit les différentes sortes de reptiles et d'insectes, comme serpens, dragons, vers, mouches, moucheron, taons, scarabées, etc.; des inscriptions font connaître leur manière de vivre, ainsi que leurs propriétés utiles ou nuisibles. Le nombre de ces animaux est bien plus considérable qu'on ne saurait l'imaginer.

Le mur intérieur de la cinquième enceinte est consacré aux animaux terrestres les plus parfaits. Le nombre de leurs espèces est prodigieux; car, nous autres, nous n'en connaissons pas même la millième partie. La multitude et les dimensions de cette classe d'animaux, a obligé de leur réserver aussi le mur extérieur. Pour ne parler que des chevaux, combien d'espèces, grand Dieu! quelle perfection dans ces peintures!

Sur le mur intérieur de la sixième enceinte on a représenté tous les métiers et tous les instrumens et machines qui leur appartiennent, avec leurs usages chez les différens peuples. Tous ces objets sont classés, selon leur importance respective, et on a distribué dans le

même ordre les portraits de leurs inventeurs. Le mur extérieur est décoré des effigies de tous ceux qui ont fait quelques découvertes dans les sciences, inventé de nouvelles armes, ou donné des lois aux nations. J'y ai remarqué Osiris, Jupiter, Mercure, Lycurgue, Pompilius, Pythagore, Zamolxis, Solon, Charondas, Phoronée, et bien d'autres encore. Mahomet, lui-même y occupe une place, quoique les Solariens le tiennent pour un imposteur et un législateur grossier. Mais la place la plus honorable a été réservée à Jésus-Christ et à ses douze apôtres, qu'ils admirent et vénèrent au-dessus des autres hommes; et qu'ils croient même d'une nature supérieure à l'espèce humaine. Les peintures des galeries inférieures représentent César, Alexandre, Pyrrhus, Annibal et les autres héros qui se sont signalés, soit dans la paix, soit dans la guerre, principalement chez les Romains. Comme dans mon étonnement je m'informais de quelle manière ils avaient pu s'initier à notre histoire, j'appris que parmi eux toutes les langues étaient connues, qu'ils envoyaient même sans

cesse partout le globe des explorateurs et des députés, qui s'instruisent des mœurs, de la puissance, du gouvernement, de l'histoire des différens peuples, examinent ce qu'il y a de bien et de mal dans chaque pays, et rapportent à leur République ces notions, qui deviennent pour tous une source de plaisir. Là, j'ai vu que les Chinois nous ont précédés dans l'invention des bombardes et de la typographie. Il y a dans la Cité du Soleil des maîtres chargés de donner l'explication de ces peintures, et par ce moyen, les enfans ont, avant l'âge de dix ans, appris sans fatigue, et comme en se jouant, toutes les sciences et même l'histoire de ces sciences.

Le magistrat AMOUR a pour principale fonction de veiller à tout ce qui regarde la génération, et de régler les unions sexuelles de telle sorte qu'il en résulte la plus belle race possible. Aussi les Solariens se moquent-ils de nous qui donnons le plus grand soin à l'amélioration de la race des chiens et des chevaux, et ne daignons pas nous occuper de l'espèce humaine. La surveillance de ce triumvir

s'étend sur l'éducation des enfans, sur la médecine, la pharmacie, les semailles, les moissons, les récoltes de fruits, l'agriculture, la reproduction et le soin des troupeaux, le service de la table et l'art culinaire; en un mot, sur tout ce qui tient à la nourriture, au vêtement, et à l'union des sexes. De son autorité dépendent divers maîtres et maîtresses chargés de ces fonctions spéciales.

Mais le MÉTAPHYSICIEN, bien qu'assisté de ses trois grands dignitaires, préside et veille encore à tout, et rien ne se fait sans lui. Toutes les affaires de la République sont entre les mains de ces quatre personnes, et lorsque le MÉTAPHYSICIEN s'est prononcé, les trois autres se conforment à sa décision.

L'Hospitalier. — Dites - moi maintenant quelles sont les dignités, les fonctions publiques qui existent dans cette cité; décrivez-moi l'éducation, la manière de vivre des habitans; enfin, leur gouvernement est-il républicque, monarchie, ou aristocratie?

Le Génois. — Cette nation est originaire de l'Inde, et s'est réfugiée dans l'île qu'elle oc-

cupe pour échapper au brigandage, à la tyrannie et à la férocité des mages qui dépeuplaient le pays. Ils résolurent de mener une vie véritablement philosophique sous le régime de la communauté. Quoique la communauté des femmes n'existe pas chez les autres habitans de la même contrée, les Solariens l'ont établie parmi eux et organisée comme je vous le dirai. Tout est mis en commun, et la répartition de toutes choses est réglée par les magistrats : chacun cependant a une si large part à la science, aux dignités et aux jouissances, que personne ne peut songer à s'arroger un droit exclusif de propriété.

Suivant eux, l'esprit de propriété ne se produit et ne s'entretient que parce que chacun de nous a sa demeure à part avec une femme et des enfans qui ne connaissent que lui : de là naît l'égoïsme. En effet, pour élever notre fils en richesses et en dignités et le laisser héritier d'une immense fortune, nous devenons spoliateur de la chose publique, si l'appui de l'opulence et de la noblesse nous met à l'abri de la crainte ; ou bien nous som-

mes avarés, perfides et hypocrites, si nous n'avons ni la naissance ni la richesse pour nous protéger. Mais quand l'homme est délivré de l'égoïsme, il ne lui reste que l'amour de la communauté.

L'Hospitalier. — Mais, comme Aristote l'objecte à Platon, personne ne voudra travailler, chacun se reposant sur le travail des autres pour le faire vivre.

Le Génois. — Sans entrer en discussion sur ce point, je vous dirai que l'amour des Solaréens pour la patrie est à peine croyable : c'est ainsi que, d'après l'histoire, les Romains se sacrifiaient avec d'autant plus d'ardeur pour le salut commun qu'ils dédaignaient plus la propriété. Au reste, je crois que si les ordres religieux et monastiques et le clergé de notre temps ne s'étaient pas laissés corrompre par l'affection trop exclusive de leurs proches, ou par l'ambition, je crois, dis-je, que leur vie eût été plus sainte, qu'ils eussent été moins attachés à la propriété ; et qu'ils fussent restés charitables envers tous les hommes, comme les chrétiens l'étaient au temps des apôtres,

et comme quelques-uns le sont encore aujourd'hui.

L'Hospitalier. — C'est aussi l'avis de saint Augustin ; mais, l'amitié ne signifie donc plus rien chez ces gens-là , puisqu'ils n'ont pas les moyens de se faire réciproquement des présens.

Le Génois. — Bien mieux : personne ne peut rien recevoir d'un autre individu, chacun recevant de la communauté tout ce dont il a besoin. Les magistrats veillent avec soin à ce que chacun ne soit rétribué que suivant ses œuvres ; mais on ne refuse à personne ce qui lui est nécessaire. Chez eux , toutefois , l'amitié a aussi ses manifestations, et c'est dans les combats , dans les maladies , dans l'étude des sciences , que vous reconnaîtrez les amis , à les voir se prêter réciproquement l'appui de leur courage , de leurs soins , de leurs conseils ; s'encourager par leurs discours et leurs éloges , et s'entr'aider dans leurs travaux. S'ils se font un présent , ils le prélèvent sur leur nécessaire. Tous ceux du même âge se donnent le nom de frères ; mais ceux qui ont plus

de vingt-deux ans , portent le titre de père et donnent le titre de fils à ceux qui sont au-dessous de cet âge : les magistrats ont bien soin de faire observer cette règle.

L'Hospitalier. — Continuez.

Le Génois. — Autant chez nous nous connaissons de vertus , autant dans la Cité du Soleil il y a de magistratures qui y correspondent ; et les titres de ces fonctionnaires sont les noms mêmes des vertus. Ainsi, ils s'appellent Magnanimité, Courage, Chasteté, Libéralité, Justice, équité, Adresse, Vérité, Bienfaisance, Reconnaissance, Gaîté, Activité, Modération, etc. On élit à chacune de ces dignités celui qui, dès l'enfance, dans les écoles, s'est le plus signalé par l'une ou l'autre de ces vertus. Comme on ne connaît chez eux ni le vol, ni l'assassinat, ni la débauche, ni l'inceste, ni l'adultère, ni tous les crimes dont nous nous accusons mutuellement, les imputations qu'ils se font n'ont trait qu'à des défauts, comme l'ingratitude, le manque de savoir vivre, la paresse, la morosité, la colère, le mauvais ton, la médisance et enfin le men-

songé qu'ils abhorrent plus que la peste. Les coupables sont privés du plaisir des repas en commun, du commerce des femmes, et de leurs dignités, aussi longtemps qu'on le croit nécessaire à leur correction.

L'Hospitalier. — Dites-moi quel système ils suivent dans l'élection de leurs magistrats?

Le Génois. — Pour que vous puissiez le bien comprendre, il faut que je vous fasse connaître auparavant leur manière de vivre. Leur vêtement, très commode pour le combat, est à-peu-près le même pour les deux sexes. La tunique des femmes descend au-dessous du genou, tandis que celle des hommes ne le couvre pas. Tous ensemble et sans distinction sont instruits dans tous les arts. De un à trois ans, les enfans apprennent en se promenant la langue et la lecture, au moyen des peintures et des inscriptions tracées sur les murailles. Ils sont divisés en quatre groupes sous la conduite de quatre vieillards d'une science parfaitement éprouvée, qui leur donnent les explications nécessaires.

Bientôt vient la gymnastique: on les exerce

à la course, au disque et autres jeux, de façon à développer également tous leurs membres. On leur laisse les pieds et la tête nus jusqu'à l'âge de sept ans. On les conduit ensemble dans les salles où s'exercent les divers métiers, dans les laboratoires de cuisine, les ateliers de peinture et dans ceux où se confectionnent les chaussures, où se travaillent le fer et le bois, et cela dans le but de reconnaître d'une manière positive les goûts de chaque enfant. A l'âge de sept ans, après avoir appris les élémens des mathématiques sur les murailles, ils sont appliqués à l'étude des sciences naturelles. Il y a quatre professeurs pour chaque science, et en quatre heures les quatre groupes ont pris leurs leçons; car pendant que les uns exercent leur corps ou sont occupés au service de la communauté, les autres se livrent aux travaux intellectuels. Ensuite ils passent à l'étude des hautes mathématiques, de la médecine et des autres sciences. Il existe entr'eux une émulation et une rivalité continuelles. Celui qui s'est montré le plus habile dans les sciences

ou les métiers, devient magistrat à son tour ; car chacun l'accepte pour maître et pour juge. Puis ils sortent dans la campagne pour examiner les travaux des champs, les pâturages des bestiaux, et apprendre enfin tout ce qui concerne l'agriculture. Chez les Solariens, l'homme le plus noble et le plus considéré, est celui qui connaît le plus grand nombre de métiers et les exerce avec le plus d'habileté. Aussi, nous trouvent-ils singulièrement ridicules de mépriser les artisans et de réserver le titre de nobles aux hommes qui ne savent rien, ne produisent rien, et entretiennent une multitude de valets pour le service de leur oisiveté et de leur débauche. De là, comme d'une école de vices, il sort pour la ruine des états une multitude de vauriens et de malfaiteurs.

La nomination aux autres fonctions est faite par les quatre grands dignitaires, le *Métaphysicien*, assisté de *Puissance*, *Sagesse* et *Amour*, et par les professeurs de l'art auquel le nouvel élu doit être préposé ; car ces derniers ont été le plus à même de juger qui

s'est le plus distingué dans un art ou dans la pratique d'une vertu. Les futurs fonctionnaires ne se mettent pas eux-mêmes sur les rangs à la manière des candidats ; mais ils sont proposés par les magistrats dans l'assemblée générale ; et quiconque a une observation à faire valoir pour ou contre l'admission , prend alors la parole.

Pour arriver à la place suprême de *Métaphysicien*, il faut connaître l'histoire de tous les peuples, leurs cérémonies religieuses, leurs lois et leurs diverses formes de gouvernemens ; il faut savoir quels ont été les inventeurs des lois, des arts, l'histoire du ciel et de la terre, et les lois de leurs révolutions ; il faut posséder les principes généraux de tous les arts mécaniques (car on n'en exige pas la connaissance pratique). Deux jours environ suffisent pour apprendre la théorie de chacun d'eux , avec le secours des peintures et par suite de l'éducation reçue. Le métaphysicien doit être versé dans les sciences physiques, mathématiques et astrologiques ; la connaissance des langues n'est pas aussi nécessaire ,

vu qu'il y a dans la République plusieurs interprètes pour chacune d'elle. Mais ce qu'on exige avant tout de lui, c'est qu'il soit métaphysicien et théologien profond, qu'il connaisse parfaitement l'origine, les principes et les preuves de toutes les sciences et de tous les arts, les rapports de similitude ou de différence des choses; la nécessité, la destinée et l'harmonie du monde; la puissance, la sagesse et l'amour des êtres et de Dieu; la hiérarchie de la création, les analogies qui existent entre tous les êtres du ciel, de la terre et des mers, et l'union du réel et de l'idéal dans le sein de Dieu, autant, du moins, qu'il est permis à l'homme de le comprendre; il doit encore connaître les livres des prophètes. Comme un savoir aussi varié et aussi étendu n'est pas commun, on prévoit ordinairement quel est celui qui arrivera à la dignité suprême. Pour prendre ce haut rang, il faut avoir au moins trente-cinq ans. Cette fonction est perpétuelle, aussi longtemps du moins qu'on ne trouve pas un homme d'une science plus profonde, et qui soit plus digne de régner.

L'Hospitalier. — Comment un seul homme peut-il réunir tant de connaissances ? Il y a plus, je ne crois pas que celui qui se livre à tant de sciences, soit apte à gouverner.

Le Génois. — Je fis aussi cette objection. On me répondit : « Nous sommes bien plus » surs de rencontrer la science du gouverne- » ment dans un homme si savant, que vous » qui mettez à votre tête des gens ignares, » et les croyez dignes de régner par cela seul » que le hasard les a fait naître d'un prince, » ou qu'ils sont imposés par une faction. Mais » lors même que notre MÉTAPHYSICIEN serait » tout-à-fait incapable de diriger l'Etat, l'im- » mensité de sa science l'empêcherait d'être » jamais ni méchant, ni cruel, ni tyran.

» Toutefois l'argument que nous tirons de » sa science, a bien une autre force pour » nous que pour vous, chez qui un homme » passe pour savant, lorsqu'il connaît mieux » que ses concitoyens l'art de la grammaire, » la logique d'Aristote ou tout autre auteur. » Or, pour acquérir votre prétendue science, » il ne faut que de la patience et une mé-

» moire servile. Votre manière d'étudier ne
 » peut que produire des intelligences pares-
 » seuses ; car, au lieu de s'appliquer à la con-
 » templation des choses , l'esprit sans vigueur
 » de vos savans s'épuise sur les livres et sur
 » la lettre morte : il n'a donc pas la puis-
 » sance de s'élever jusqu'à la conception du
 » gouvernement des êtres par Dieu, des lois
 » et des procédés de la nature , ou des usages
 » et des mœurs des nations. Il n'en saurait
 » être de même de notre MÉTAPHYSICIEN :
 » celui qui a pu embrasser un aussi vaste
 » cercle d'arts et de sciences , a prouvé par là
 » la profondeur de son génie , son aptitude à
 » tout faire, et par conséquent à gouverner.
 » Quant à nous, nous prétendons que l'homme
 » qui n'a étudié qu'une seule science ne peut
 » la posséder parfaitement , aucune d'elles n'é-
 » tant tout-à-fait indépendante des autres, et
 » que celui qui n'est apte qu'à une seule
 » étude, toujours puisée dans les livres, est
 » un esprit dépourvu de souplesse et d'acti-
 » vité. Il n'appartient au contraire qu'aux in-
 » telligences actives et supérieures d'embras-

» ser toutes sortes de sciences , et d'aller au
 » fond des choses : et notre CHEF SUPRÊME se
 » trouve nécessairement dans ce cas. Au reste,
 » dans notre Cité , acquérir les sciences est si
 » facile, comme vous le voyez, que nos élèves
 » font plus de progrès en une année que les
 » vôtres en dix ou quinze. Faites-moi le plaisir
 » d'en faire l'épreuve sur nos enfans. »

Je ne saurais vous peindre mon étonnement, lorsqu'en effet, après avoir examiné ces enfans , je fus forcé de reconnaître que cette assertion n'avait rien d'exagéré : quelques-uns d'entre eux parlaient parfaitement l'italien ; car on exige qu'il y ait au moins trois interprètes pour notre langue , trois pour l'arabe, trois pour le slave , et enfin trois pour chacune des langues de notre globe. On ne leur laisse pas un moment de repos jusqu'à ce qu'ils soient devenus très habiles.

Comme nous l'avons déjà dit, ils sortent dans la campagne pour courir, lancer des flèches et des javelots , tirer de l'arquebuse , chasser aux bêtes fauves ; ils y étudient aussi la botanique, la minéralogie , l'agriculture ,

l'art pastoral, et chaque groupe se livre tour-à-tour à ces occupations.

Ce qu'on exige principalement des trois acolytes du MÉTAPHYSICIEN, c'est la connaissance de tous les arts qui concernent leurs fonctions spéciales. Ils ont bien étudié théoriquement les arts communs à toutes ; mais ils savent surtout d'une manière parfaite les arts auxquels chacun d'eux préside, et auxquels il se livre presque exclusivement. Ainsi personne ne sait, aussi bien que *Puissance*, l'équitation, l'art de ranger une armée en bataille, la castrametation, la fabrique des machines et des armes de tous genres, les stratagèmes, et tout ce qui a trait à la guerre. Mais outre cela, il faut que ces grands dignitaires soient versés dans la philosophie, l'histoire, la politique et les sciences physiques.

L'Hospitalier. — Énumérez-moi, je vous prie, toutes les fonctions publiques, et donnez-moi des détails plus circonstanciés sur l'éducation commune.

Le Génois. — Tout est commun chez les Solarieus, logemens, dortoirs, lits et autres

meubles. Tous les six mois les magistrats désignent ceux qui doivent habiter dans telle ou telle enceinte , coucher dans telle ou telle chambre. Des inscriptions au-dessus de chaque porte , indiquent la place de chacun.

Toutes les études pratiques ou spéculatives sont communes aux deux sexes , avec cette différence que les travaux les plus pénibles , et qui exigent de grands déplacemens , comme le labourage , les semailles , la moisson , le battage des grains , et quelquefois les vendanges , sont exécutés par les hommes. Aux femmes sont réservés le soin de traire les brebis , de fabriquer le fromage , et tous les détails enfin de la laiterie. Elles vont encore cultiver et cueillir les plantes potagères dans les jardins situés près du boulevard d'enceinte. On leur confie aussi tous les métiers sédentaires. Elles sont chargées de filer , de tisser , de coudre , de confectionner toutes sortes de vêtemens , de couper les cheveux et la barbe , de préparer les médicamens. Toutefois elles sont exclues des ateliers où l'on travaille le bois et le fer , et où se fabriquent les armes. Celles qui

ont le goût de la peinture peuvent s'y livrer. L'art de la musique est l'apanage propre des femmes et des enfans, parce que leurs voix sont plus agréables. Les femmes ne font usage ni de tambours ni de trompettes. Elles préparent les alimens et dressent les tables. Mais servir à table est la fonction principale des jeunes garçons et des filles au-dessous de vingt ans. Chacune des enceintes de la *Cité* a ses cuisines, ses greniers, ses magasins d'ustensiles, ses celliers et ses provisions de bouche. Un vieillard et une femme âgée, tous deux très expérimentés, président à chaque fonction. Ils ont le pouvoir de châtier et de faire châtier ceux de leurs subordonnés qui s'acquittent mal de leur tâche. Ils distinguent et notent avec soin les jeunes gens des deux sexes qui excellent dans chaque partie du service. Le soir, lorsque l'heure du repos est venue, ce maître et cette maîtresse les envoient dans leurs cellules, où ils couchent seuls ou deux ensemble; le matin encore ils veillent à ce qu'ils se rendent à leurs fonctions, selon la distribution qui en a été faite. Les personnes âgées

de plus de quarante ans sont servies par les jeunes gens. Quant à ceux-ci, ils se servent mutuellement, et malheur à ceux qui refusent de le faire ! Il y a les premières et les secondes tables ; de chaque côté des tables, est une rangée de sièges, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Comme dans les réfectoires des couvens, on observe pendant le repas le plus profond silence, et, du haut d'une chaire, un jeune homme fait à haute et distincte voix une lecture qu'interrompt quelquefois un des dignitaires, pour placer quelque observation sur un passage remarquable. C'est un plaisir de voir cette brillante jeunesse, en habits dégagés, faire le service des tables avec une dextérité surprenante, et de contempler la cordialité, la politesse et la modestie qui règnent dans cette réunion d'amis, de frères, de fils, de pères et de mères. Chacun a sa serviette, son couvert et sa portion de nourriture. Ce sont les médecins qui règlent chaque jour de quel mets doit se composer le dîner pour les différens âges et pour les malades. Les magistrats reçoivent une portion plus copieuse

et plus délicate ; ils ont l'habitude d'en envoyer une partie aux enfans qui , ce jour-là , se sont le plus distingués par leur ardeur pour l'étude et leur supériorité dans les divers exercices. Cette préférence est considérée comme un grand honneur. Les jours de fête , la musique égaie les repas , et une ou deux voix chantent en s'accompagnant de la lyre. Comme tous rivalisent de zèle dans le service , il est toujours fait d'une manière admirable. Des vieillards experts président à la préparation des alimens. La propreté la plus exquise est observée dans les vêtemens , les tapis , les ustensiles , les appartemens , les ateliers et les galeries.

Les Solariens portent sur la peau une chemise blanche , et immédiatement par dessus un vêtement sans plis qui couvre à-la-fois la poitrine et les jambes ; ce vêtement est fendu sur les côtés depuis la hanche jusqu'aux pieds ; en devant , une autre fente part de l'ombilic et se porte en arrière jusqu'au bas des reins. Chaque fente est fermée par une rangée de boutons. Leurs pieds sont recouverts de chaus-

sons qui ressemblent à des demi-cothurnes , et sont serrés par des lacets. Par dessus cela , ils mettent des souliers. Le tout , comme nous l'avons déjà dit , est caché sous une tunique. Mais ce costume prend si bien le corps que , lorsqu'on enlève la tunique , il en accuse toutes les parties et les dessine dans toute leur vérité. Ils changent d'habillement quatre fois par an , c'est-à-dire lorsque le soleil entre dans les signes du bélier , du cancer , de la balance et du capricorne. C'est le médecin qui décide de l'opportunité de ces changemens , et la distribution des habillemens est opérée dans chaque enceinte par le chef du vestiaire. Ce qui n'est pas indigne d'attention , c'est que quelle que soit la quantité de vêtemens , soit chauds , soit légers , dont on puisse avoir besoin pour les diverses saisons , tout se trouve prêt à-la-fois. La couleur blanche est la seule usitée. Chaque mois on lessive ou bien on savonne tous les objets d'habillement.

Les étages inférieurs sont en entier occupés par les ateliers , les cuisines , les celliers , les greniers , les offices , les magasins , les réfec-

toires , les lavoirs. Les lavoirs sont situés près des piliers des péristyles , et l'eau est rejetée dans les cloaques au moyen de canaux. Dans toutes les places , entre chaque enceinte , on a construit des fontaines alimentées par des eaux vives qu'un mécanisme ingénieux élève du pied de la montagne jusqu'à son sommet. Indépendamment de ces eaux de source , il y a encore des citernes où l'eau de pluie est conduite du haut des toits par des canaux remplis de sable. C'est là que l'on se baigne aussi souvent que le médecin ou le magistrat le juge convenable. C'est sous les péristyles que s'exercent tous les arts mécaniques ; mais on se livre aux études spéculatives dans les étages supérieurs, c'est-à-dire sur les terrasses et dans les galeries où se trouvent les peintures qui ont rapport aux sciences. C'est dans le temple seulement que l'on enseigne les choses sacrées. Sur les tours de chaque enceinte , on a placé des gnomons , des horloges et des girouettes , pour indiquer et les heures et la direction des vents. Il y a aussi des horloges dans les grandes salles.

L'Hospitalier. — Parlez-moi de la génération.

Le Génois. — L'âge exigé pour l'union des sexes, dans le but de la propagation de l'espèce, est de dix-neuf ans pour la femme, et de vingt-un ans pour l'homme. Cette époque est encore reculée pour les tempéramens lymphatiques : en revanche, il est parfois permis à certains individus d'avoir, avant l'âge fixé, commerce avec les femmes, mais seulement avec celles qui sont enceintes ou reconnues stériles, et dans le but d'éviter qu'ils ne se livrent à un commerce contre nature. Des vieillards et des matrones, pourvoient à la satisfaction des besoins de ceux qui sont les plus ardens et les plus portés aux plaisirs de l'amour. Ils reçoivent la confidence secrète de ces jeunes gens, et déjà ils ont pu reconnaître dans les jeux publics la fougue de leur tempérament. Cependant on prend là-dessus l'avis du magistrat préposé immédiatement aux soins de la génération, c'est-à-dire du protomédecin qui n'est subordonné qu'au triumvir AMOUR. Les individus surpris se livrant à la sodomie

sont réprimandés et condamnés à porter pendant deux jours leurs souliers attachés au col, ce qui signifie qu'ils ont renversé l'ordre naturel des choses et mis, comme on dit, *les pieds à la tête*. En cas de récidive, le châtiment devient plus rigoureux, jusqu'à ce qu'enfin on applique la peine capitale. Ceux au contraire qui ont pu s'abstenir du commerce des femmes jusqu'à l'âge de vingt-un ans ou mieux de vingt-sept ans, sont fêtés publiquement, et l'on chante des vers en leur honneur dans les grandes assemblées. La jeunesse des deux sexes se livre aux exercices gymnastiques dans un état complet de nudité, à la manière des Lacédémoniens. Là les magistrats peuvent reconnaître la vigueur respective de chaque individu et les convenances dans la proportion des organes relativement à l'union des sexes. Ce n'est que toutes les trois nuits, et après avoir pris un bain, que l'on peut se livrer aux plaisirs de l'amour. Il est une règle dont on ne se départ jamais, c'est d'unir les femmes remarquables par leur nature ou leur beauté, avec des hommes grands et vigoureux ; les

individus qui ont de l'embonpoint avec ceux qui en sont privés, afin que ce croisement perfectionne la race. Le soir, les enfans viennent dresser les lits, puis, sur l'ordre de leurs chefs, ils se retirent pour aller eux-mêmes se coucher.

Les individus appelés à remplir les fonctions génératrices ne peuvent s'y livrer qu'après que la digestion est faite et qu'ils ont offert leurs prières à Dieu. On a soin de placer dans les chambres à coucher de belles statues représentant les hommes les plus célèbres, pour les livrer à la contemplation des femmes, qui bientôt portant leurs regards vers le ciel, demandent à Dieu de leur accorder des enfans semblables à ces nobles modèles. Le géniteur et la génitrice (*generatores*), dorment dans des cellules séparées jusqu'à l'heure fixée pour le rapprochement, et à l'instant précis une matrone vient ouvrir les deux portes. L'heure favorable est déterminée par l'astrologue et le médecin (1). On exige que le géniteur, avant

(1) Ici nous omettons un passage de pure astro-

de se livrer à une nouvelle union sexuelle s'en soit abstenu depuis trois jours, qu'il soit pur de toute mauvaise action ou se soit reconcilié avec Dieu. Quant à ceux qui, pour raison de santé ou pour satisfaire un tempérament trop fougueux, ont commerce avec les femmes enceintes, ou stériles, ou *viles*; ils ne sont pas astreints à ces formalités. Les magistrats qui, du reste, sont tous prêtres, et les hommes qui s'adonnent exclusivement à l'étude des sciences, ne peuvent se livrer à l'acte de la génération qu'après s'être soumis à une plus longue abstinence et à quelques autres règles qui leur sont particulières. En effet, la continuité des travaux intellectuels et la tension incessante de leur cerveau affectent chez eux le système nerveux, affaiblissent les esprits vitaux, et ne laissent plus en eux aucune virtualité qu'ils puissent transmettre. Ils ne procréeraient donc que des enfans sans vigueur, et l'on fait bien de se prémunir contre cet in-

logie sur les momens les plus favorables à l'exercice de la fonction dont parle Campanella

convénient. Aussi, ne les unit-on qu'avec des femmes ardentes, vives et enjouées et d'une grande beauté. Quant aux hommes qui se distinguent par leur activité, leur énergie et un tempérament de feu, on les unit à des femmes de grasse complexion et de mœurs douces. Les Solariens disent que toutes les vertus procèdent d'une bonne organisation et que l'éducation ne peut y suppléer. Ils tiennent que la crainte de la loi ou de Dieu, opposée comme un frein aux natures perverses, pouvant venir à cesser, ces natures, par leur action ou publique ou cachée, corrompent la République. C'est pourquoi, dans les unions qui ont pour but la reproduction de l'espèce, ils pensent qu'il ne faut tenir compte que des qualités naturelles, sans s'inquiéter des dots des femmes et de la noblesse très douteuse de la naissance.

Si à la suite d'un premier commerce, une femme n'a pas conçu, elle passe successivement dans les bras d'autres géniteurs, puis elle devient commune, lorsqu'enfin il est constaté qu'elle est stérile; mais alors elle est privée des honneurs qu'on accorde aux mères

de famille dans le *Conseil de la génération* (*in Concilio generationis*), dans [le temple et à la table commune; et cela, pour éviter que l'amour des plaisirs ne porte quelques femmes à se rendre volontairement stériles. Les femmes qui ont conçu restent quinze jours dans un repos complet, puis elles se livrent graduellement à des exercices modérés, afin de fortifier leur fruit et d'ouvrir les vaisseaux qui portent la nourriture au fœtus. Le régime alimentaire le plus convenable à leur état est prescrit par les médecins. Après leur accouchement elles allaitent et soignent elles-mêmes leurs enfans dans des salles communes destinées à cet usage. L'allaitement dure deux ans ou plus, selon que le médecin le juge convenable. Les enfans une fois sevrés sont confiés, selon leur sexe, aux mains des maîtres ou des maîtresses. A cette époque, réunis aux autres enfans, ils s'exercent à la course, au saut, à la lutte; ils étudient en se jouant la lecture, les langues, et apprennent à connaître ce que représentent les peintures historiques et les images qui couvrent les murailles. A la fin

de leur sixième année, ils commencent à s'occuper des sciences naturelles, puis passent aux autres sciences et aux arts mécaniques, selon les aptitudes que les magistrats leur ont reconnues. Les enfans dont l'esprit est peu délié, sont envoyés à la campagne, dans des *villas*, et si parmi eux, il en est dont l'intelligence vienne à se développer, ils reviennent à la *Cité*. Comme presque toujours les individus conçus sous l'influence de la même constellation se ressemblent par les qualités intellectuelles, morales et physiques, ils sont tous unis par une franche amitié, et par un échange mutuel de bons offices, d'où résulte pour le bien de la République une concorde inaltérable.

Les noms que reçoivent les individus ne sont pas imposés au hasard, mais le MÉTAPHYSICIEN donne à chacun un nom tiré de ses qualités physiques, comme c'était l'usage chez les anciens Romains. En outre, si quelqu'un se distingue par ses vertus, ses actions, son habileté dans les arts ou les sciences, ses exploits guerriers (comme la conquête d'un

pays, ou une victoire remportée sur un adversaire redoutable), on lui donne un surnom qui rappelle son titre de gloire. Ce sont les grands dignitaires qui décernent ces surnoms honorifiques, en y joignant ordinairement le don d'une couronne, qui varie selon la nature du titre à la récompense : ces proclamations sont accompagnées de fanfares. L'or et l'argent n'entrent pour rien dans ces distinctions, car ils ne font pas de ces métaux que pour fabriquer les ustensiles ou les ornemens communs à tous.

L'Hospitalier. — Mais ceux qui n'ont pas été élus aux places qu'ils ambitionnaient, ne sont-ils pas jaloux et mécontents?

Le Génois. — Pas le moins du monde ; car on pourvoit non-seulement aux besoins, mais encore aux plaisirs de chacun. Quant à ce qui concerne la génération, tout est scrupuleusement réglé dans la seule vue de l'intérêt public et non de l'intérêt privé ; et en cela, il faut se soumettre aux décisions des magistrats. Chez nous, on regarde comme une loi naturelle que chaque homme ait sa demeure

à part, s'arroge la possession exclusive d'une femme, connaisse ses enfans et les élève lui-même; les Solariens, au contraire, pensent, comme le dit saint Thomas, que la génération a pour but la conservation de l'espèce, et non la conservation de l'individu. Selon eux, la reproduction de l'espèce intéresse la République et non les particuliers, à qui elle n'importe qu'en leur qualité de membre de celle-ci. Et comme l'effet ordinaire d'une éducation et d'une génération vicieuses est d'abatardir la race au détriment de la communauté, ils commettent religieusement aux magistrats le soin de cette race qui est le premier élément de la République. Il leur suffit d'être assurés que les enfans appartiennent à la communauté, sans s'inquiéter de la certitude de la paternité par rapport à l'individu. On assortit donc les unions des géniteurs et des génitrices les plus distingués d'après les principes de la philosophie. Platon pense que le sort doit décider de la formation des couples, afin d'empêcher que ceux qui se verraient exclus de la possession des femmes les plus belles, ne se

révoltent contre les magistrats. Aussi, est-il d'avis que dans le tirage au sort, les magistrats doivent user de ruse pour tromper ceux qui ne sont pas dignes d'avoir commerce avec les femmes les plus désirées, et pour qu'à ceux-là il ne puisse échoir que celles dont le magistrat juge convenable de leur accorder la possession. Mais, dans la Cité du Soleil, on n'a pas besoin de recourir à cette fraude afin que les gens disgraciés de la nature ne puissent s'unir qu'entr'eux ; car on n'en trouve pas chez les Solariens. En effet, par l'habitude d'une vie active les femmes acquièrent un teint coloré, des membres vigoureux et agiles, une taille élevée : là, c'est la réunion de ces qualités qui constitue la beauté. On punirait de la peine capitale la femme qui se farderait pour embellir son visage, qui se servirait de chaussures élevées pour paraître plus grande, ou porterait des robes traînantes pour cacher des pieds disgracieux. Bien plus, lors même qu'elles le désireraient, elles ne pourraient recourir à de pareils déguisemens : qui donc leur en fournirait les

moyens ? Selon les Solariens, l'oisiveté et la paresse dans laquelle croupissent nos femmes ont engendré ces abus ; c'est la paresse qui décolore leur teint, pâlit leur visage, flétrit leurs chairs, et rabougrit leur taille. Elles sont donc obligées de recourir au fard, aux chaussures élevées, et de tirer leur beauté non de la vigueur du corps, mais de la molle délicatesse des formes ; et c'est ainsi qu'elles ruinent leur constitution et celle des enfans qu'elles mettent au jour.

Quelqu'un devient-il éperdûment épris d'une femme et cette femme se sent-elle le même penchant pour lui ? il leur est permis de s'entretenir, de jouer ensemble, et de se témoigner leur passion en s'adressant des vers, et en s'offrant des guirlandes de fleurs ou de feuillages. Mais si ce couple ne réunit pas les conditions exigées pour les unions sexuelles, tout commerce charnel lui est absolument interdit, à moins que la femme n'ait été déclarée stérile, ou ne soit déjà enceinte d'un autre, ce que l'amant attend lui-même avec impatience. Au reste, l'affection qui unit les deux amans

naît rarement d'une concupiscence charnelle , mais d'un sentiment plus noble et plus élevé.

Les exigences de la vie matérielle sont ce qui préoccupe le moins les Solariens , parce que chacun reçoit en proportion de ses besoins. Par une exception purement honorifique , on est dans l'usage d'offrir aux héros et héroïnes , dans les solennités publiques , des présens qui consistent en guirlandes magnifiques , ou en vêtemens plus somptueux , et , dans les festins , on leur sert des mets plus recherchés.

Quoique les Solariens ne soient vêtus que de blanc durant le jour et dans l'enceinte de la Cité , ils portent des vêtemens rouges pendant la nuit et hors de la ville. Les étoffes dont ils s'habillent sont de laine ou de soie. Ils abhorrent le noir , comme étant le rebut de la nature , et détestent les Japonais , grands amis de cette couleur.

L'orgueil est à leurs yeux le vice le plus exécrable , et tout acte d'orgueil est réprimé par l'humiliation la plus dure ; aussi personne ne regarde comme abject le service des tables ,

des cuisines et des infirmeries. Tout service est une fonction publique. A leur avis, il n'y a pas plus de honte à marcher avec les pieds *et culo cacare*, qu'à voir avec les yeux et parler avec la bouche ; car la fin de tous ces organes est également de sécréter, celui-ci la salive, celui-là les larmes, et cet autre les matières fécales, selon les besoins du corps. C'est pourquoi, quelle que soit la fonction dont un Solarien est chargé, il la tient pour fort honorable. Ils n'ont pas de serviteurs à gages qui corrompent les mœurs : car, en toute chose, ils se suffisent à eux-mêmes et au-delà. Mais hélas ! il n'en est pas de même chez nous : sur soixante-dix mille habitans que renferme Naples, il en est à peine dix ou quinze mille qui travaillent ; ces travailleurs, en conséquence, sont condamnés à des fatigues excessives et continues qui les épuisent et abrègent leur vie. Quant aux oisifs eux-mêmes, ils sont rongés par la paresse, l'avarice, la cupidité, la luxure, les maladies ; ils pervertissent et corrompent la classe nombreuse de ceux que la misère contraint à être leurs ser-

viteurs et leurs flatteurs, et tous ces infortunés se trouvent bientôt atteints par la contagion des vices de leurs maîtres. Voilà comment les fonctions vraiment utiles à l'état sont en souffrance, et comment tous les travaux de l'agriculture, de l'industrie, de la guerre, sont ainsi abandonnés à un petit nombre d'hommes, qui s'en acquittent sans zèle et avec dégoût. Mais dans la Cité du Soleil, tous ayant une tâche quelconque à remplir, quatre heures de travail au plus suffisent à chacun : le reste du temps se passe à étudier, à lire, à écrire, à conter des histoires, à discuter amicalement, à se promener, en un mot, à exercer tour-à-tour le corps et l'intelligence sans éprouver un moment d'ennui. Tous les jeux sédentaires ou de hasard sont prohibés; les jeux ordinaires sont la paume, le palet, le sabot, la lutte, l'arc, le javelot et l'arquebuse.

La pauvreté est, selon eux, la mère de la fourberie, de la ruse, du mensonge, de la bassesse, du vol, du faux témoignage, de l'indifférence pour la patrie; la richesse, de

son côté, rend les hommes insolens, orgueilleux, vantards, perfides, injurieux, ignorans et présomptueux sur ce qu'ils ignorent, incapables d'affection. Dans la communauté, tout individu est à-la-fois riche et pauvre; riche, puisqu'il possède tout; pauvre, puisqu'il n'a rien en propre. Dans la communauté, chaque homme jouit de tout, comme le ferait un propriétaire, sans être esclave de la propriété. C'est sous ce rapport que les Solariens louent la vie des religieux chrétiens et surtout celle des apôtres.

L'Hospitalier. — L'organisation de cette société est sans doute admirable de sagesse; mais la communauté des femmes est un point qui me paraît bien scabreux. Saint Clément de Rome dit que, selon les institutions des apôtres, les femmes doivent être communes, et il loue Platon et Socrate d'avoir été de cet avis; mais la Glose explique que cette communauté des femmes ne doit pas s'entendre des unions charnelles; et Tertullien d'accord en cela avec la Glose, écrit que les premiers chrétiens mirent tous leurs biens en commun

excepté les femmes, dont les services seuls appartiennent à la communauté.

Le Génois. — Quant à moi, je ne suis guère versé dans ces matières ; je puis seulement vous affirmer que chez les Solariens, la communauté des femmes est établie jusqu'au lit, mais pas toujours et surtout à la manière des animaux, qui prennent la première femelle venue, puisque les Solariens doivent se conformer aux règles qui ont été prescrites en vue de la génération. J'estime qu'ils ont tort, mais ils s'appuient sur l'autorité de Socrate, de Caton, de Platon et de saint Clément auxquels ils donnent sans doute, comme vous le faites observer, une fausse interprétation. Ils disent aussi que saint Augustin est grand partisan de la communauté, mais non de celle des femmes sous le rapport charnel, parce que c'est l'hérésie des Nicolaïtes. Selon les Solariens, l'Église a permis la propriété privée pour éviter un plus grand mal et non pour introduire un plus grand bien. Il se pourrait qu'un jour les Solariens abolissent la communauté des femmes, car dans les pays qui leur sont soumis,

bien qu'ils aient toujours la communauté des biens, ils se sont bornés à n'établir la première que sous le rapport des services et des travaux. Toutefois les Solariens regardent cette restriction comme une concession faite aux préjugés de gens, qui ne sont pas encore assez philosophes. Cette opinion qu'ils ont de l'infériorité des étrangers ne les empêche pas d'envoyer perpétuellement des missions pour étudier les mœurs des autres peuples, et cette connaissance leur sert à se perfectionner eux-mêmes.

L'éducation des femmes les rend aussi propres à la guerre qu'aux autres fonctions. Je suis complètement, sur ce point, de l'avis de Platon, et je ne saurais trop approuver les raisons par lesquelles notre grand philosophe Cajetan appuie cet usage ; mais je repousse complètement les argumens contraires d'Aristote.

Ce qu'il y a surtout d'admirable chez les Solariens, ce qu'on devrait partout imiter, c'est qu'il n'est pas un seul individu infirme dont on ne sache tirer parti. Je n'en excepte que les vieillards décrépits, qui, parfois en-

core, sont utiles par leurs conseils. Le boiteux peut servir de factionnaire ; l'aveugle est employé à carder la laine et à trier les plumes pour les matelas et les coussins. Celui qui a perdu ses yeux et ses bras, peut consacrer au service de la République son ouïe ou sa voix ; ne restât-il à un individu qu'un seul membre, il peut encore être employé dans la campagne comme surveillant ; enfin, les infirmités de ces malheureux ne les empêchent pas d'être aussi bien traités que les autres citoyens.

L'Hospitalier. — Passons maintenant à la guerre ; puis, vous me parlerez de la manière dont les Solariens se nourrissent, de leurs arts, de leurs sciences et enfin de leur religion ?

Le Génois. — Le triumvir PUISSANCE a sous ses ordres le maître de l'artillerie, de la cavalerie, de l'infanterie, des architectes, des mineurs, et à chacun de ces maîtres sont subordonnés d'autres officiers et un grand nombre de fonctionnaires qui excellent dans chaque spécialité. Le triumvir a encore sous son autorité les athlètes ou instructeurs chargés

d'enseigner à tous les citoyens les exercices militaires. Lorsque l'âge a rendu les instructeurs extrêmement prudents, ils sont chargés de dresser au maniement des armes les enfans qui ont plus de douze ans, et qui, sous la direction de maîtres subalternes, se sont déjà exercés à la lutte, à la course, etc. Mais maintenant il s'agit de leur apprendre à frapper un adversaire, à manier l'épée, la lance, le javelot, la fronde, à monter à cheval, à se porter en avant, à battre en retraite, à manœuvrer en ordre rangé, à secourir un compagnon d'armes, à surprendre et à vaincre l'ennemi. A l'exemple des Lacédémoniennes et des Amazones, dont les vertus guerrières reçoivent chez eux les plus grands éloges, les femmes participent également à l'éducation militaire, afin qu'elles puissent au besoin voler au secours des hommes dans une bataille qui ne se livrerait pas à une trop grande distance de la Cité, et défendre les remparts de la ville, si l'ennemi venait à faire une invasion subite dans leur pays. Elles savent fondre les balles, sont très habiles à tirer de l'arquebuse, lancent des

pierres du haut des créneaux et soutiennent avec fermeté l'assaut de l'ennemi. Elles sont inaccessibles à la crainte, et celle qui montrerait de la faiblesse, serait punie avec la plus grande sévérité. Les Solariens ne redoutent pas la mort, parce qu'ils croient que notre ame est immortelle, et qu'en abandonnant notre corps, elle va, selon ses mérites dans la vie présente, se joindre à des esprits bons ou méchants. Quoiqu'ils aient adopté les dogmes des Brachmanes et des Pythagoriciens, ils pensent que le lieu de la transmigration des ames est déterminé par un jugement de Dieu. Ils regardent les ennemis de leur République et de leur religion comme indignes de pitié. Tous les deux mois, on passe l'armée en revue, et tous les jours les citoyens s'exercent au maniement des armes ou à l'art de l'équitation, soit dans la campagne, soit dans l'enceinte de la ville. On étudie aussi la théorie de l'art militaire; on fait la lecture des guerres de Moïse, Josué, David, des Machabées, de César, d'Alexandre, de Scipion, d'Annibal, etc.; chacun des assistans donne ensuite son avis,

motivé sur la manière dont les expéditions ont été dirigées et sur les dispositions prises dans les combats. Ensuite le professeur prend la parole et décide de la valeur des observations faites par les élèves.

L'Hospitalier. — Avec quel peuple les Solariens peuvent-ils être en guerre? et s'ils sont aussi heureux que vous le dites, quels peuvent être les prétextes de leurs hostilités?

Le Génois. — Lors même qu'ils n'auraient jamais l'occasion de faire la guerre, ils ne s'en livreraient pas moins aux exercices militaires et aux fatigues de la chasse, dans le but de ne pas s'amollir et d'être prêts à tout événement. Au reste, il y a dans leur île quatre autres royaumes, très jaloux de la félicité des Solariens, parce que leurs habitants désirent vivre sous les lois de cette République et obéir à ses chefs plutôt qu'à leurs propres rois. Ces rois attaquent donc souvent la Cité du Soleil, et les prétextes de ces agressions sont tantôt une prétendue usurpation de frontière, tantôt l'accusation d'impiété, car, à la différence des peuples voisins, les Solariens

n'adorent pas d'idoles et rejettent les superstitions des anciens Gentils ou des anciens Brachmanes. Ils ont à-la-fois pour ennemis et les Indiens, auxquels ils étaient d'abord soumis et aux yeux desquels ils passent pour des rebelles, et les habitans mêmes de l'île où ils se sont réfugiés, et qui furent d'abord leurs auxiliaires. Mais la victoire est toujours favorable aux Solariens. Sitôt qu'ils ont reçu une injure de quelque sorte qu'elle soit, sitôt que leurs amis sont inquiétés, ou que des villes opprimées par la tyrannie les invoquent comme des libérateurs, le grand-conseil s'assemble sur-le-champ, et, après qu'ils ont demandé à Dieu d'éclairer leurs esprits, la question est examinée et la guerre est décidée. Ils envoient immédiatement un prêtre, qu'ils nomment *Forensis*, pour sommer l'ennemi de rendre le butin, de cesser toute hostilité avec les peuples alliés de la Cité du Soleil, ou d'abolir le gouvernement tyrannique qui pèse sur les villes qu'elle prend sous sa protection. En cas de refus, ils déclarent la guerre, en appelant la vengeance de Dieu sur la tête de ceux qui

défendent une cause inique. Si l'ennemi ne répond pas sans délai, le député lui donne une heure pour se décider, s'il a affaire à un roi, et trois heures s'il a affaire avec un gouvernement républicain. La guerre est ainsi déclarée contre les contumaces, selon les règles du droit naturel et religieux. Une fois cette décision prise, PUISSANCE charge de l'exécution son lieutenant. Ce triumvir, comme les dictateurs romains, ne prend conseil que de lui-même, afin d'éviter une lenteur souvent nuisible; mais dans les affaires d'une importance majeure, il en délibère avec le MÉTAPHYSICIEN, assisté de SAGESSE et AMOUR. Mais au préalable, dans le grand-conseil où entrent tous ceux qui ont plus de vingt ans, un orateur expose la cause de la guerre et démontre la justice de l'expédition projetée. On fait ensuite les préparatifs nécessaires. Nous avons déjà dit que leurs arsenaux sont remplis d'armes de tout genre, que tous les citoyens ont appris à manier dans des combats simulés. Les murailles extérieures de chaque enceinte sont garnies de bombardes, avec des artil-

leurs habitués à les servir. Ils ont encore une autre espèce de bombardes montées sur des roues et appelées canons, qu'ils traînent avec eux sur le lieu du combat. Ils chargent sur des mulets, des ânes et des chariots les munitions et les provisions nécessaires à l'armée. Dès qu'ils se trouvent en rase campagne, ils se forment en carré et placent au centre les munitions, les chars, les échelles, les canons et les machines de guerre. Alors s'engage un combat long et acharné. Bientôt, par un mouvement rétrograde, chaque combattant rejoint son drapeau. L'ennemi, trompé par ce mouvement, croit qu'on lui abandonne le champ de bataille et qu'on se prépare à la retraite : il se lance à la poursuite des Sola-riens ; mais ceux-ci, se repliant sur leurs ailes, reprennent un instant haleine. L'artillerie, démasquée par cette manœuvre, vomit une grêle de projectiles et porte le désordre dans les rangs de l'ennemi. A cet instant les deux ailes se portent en avant, et achèvent la déroute. Ils ont à leur usage une foule de manœuvres semblables, car, en fait de stra-

tagèmes et de ruses de guerre, les Solariens n'ont pas de rivaux. Ils disposent leur camp à la manière des Romains, et après avoir dressé leurs tentes, ils les entourent d'une palissade et d'un fossé. Tous ces travaux sont faits en un clin-d'œil, sous la direction de chefs spéciaux; d'ailleurs tous les soldats savent manier la houe et la hache. L'armée est commandée par cinq, huit ou dix généraux experts dans l'art militaire, qui forment entre eux un conseil de guerre, et font ensuite exécuter à leurs légions les différens mouvemens dont ils sont convenus. Une troupe d'enfans armés et montés sur des chevaux, accompagne l'expédition. Ils s'instruisent ainsi dans l'art de la guerre, et s'habituent à la vue du sang, comme les petits des loups et des lions; mais, au moment du péril, ils se retirent à couvert. Au bataillon des enfans, est jointe une nombreuse troupe de femmes armées. Après le combat, les femmes et les enfans félicitent les guerriers tout en pansant, soignant les blessés et les reconfortant par leurs caresses et leurs éloges. On ne saurait

croire quels effets admirables produit cet usage ! En effet , les soldats , pour déployer leur courage aux yeux de leurs femmes et de leurs enfans , ne connaissent aucun péril , et l'amour les rend vainqueurs. Celui qui le premier a escaladé les murs d'une ville ennemie reçoit après le combat une couronne de gazon. Cette récompense glorieuse lui est décernée aux applaudissemens de tous les citoyens. Une couronne civique de chêne est le partage de celui qui a sauvé son compagnon d'armes. Celui qui a tué un tyran , en consacre dans le temple les dépouilles opimes. Le **SOLEIL** lui impose un surnom qui rappelle ce haut fait. En un mot , il y a des couronnes différentes pour chaque genre d'exploits.

Chaque cavalier est armé d'un glaive et d'un poignard. Aux arçons de la selle sont attachés deux pistolets d'un fort calibre et à balle forcée , ce qui fait qu'aucune cuirasse ne peut leur résister. La grosse cavalerie est armée d'une massue de fer ; si les armures défensives de l'ennemi sont impénétrables à l'arme blanche et aux balles , les cavaliers

pesamment armés font alors usage de la massue, pour attaquer et terrasser leur adversaire, comme dans le combat d'Achille et de Cygnus. De la tête de la massue partent deux chaînes de six palmes de longueur auxquelles sont suspendues deux boules de fer; ces deux boules étant lancées contre un combattant, les chaînes s'enroulent autour de son col, et le cavalier, en retirant brusquement son bras pour produire une violente secousse, renverse son antagoniste et s'en rend maître. Pour se faciliter le maniement de la massue, ce n'est pas avec la main, mais avec les pieds que les cavaliers gouvernent leurs chevaux : à cet effet, les rênes se croisant sur les arçons de la selle, l'extrémité de chaque courroie descend s'attacher non au pied du cavalier, mais seulement à l'étrier : ces étriers figurent à l'extérieur une sphère de fer, et un triangle à leur partie inférieure, de sorte que le pied en tournant imprime un mouvement de rotation à la sphère; et par le moyen de celle-ci, les rênes sont tendues ou relâchées avec une célérité merveilleuse. Ainsi le mouvement du pied

droit fait tourner le cheval à gauche, et le pied gauche imprime à l'animal une direction contraire. Les Tartares eux-mêmes ne connaissent pas ce procédé ; car quoiqu'ils se servent des pieds pour guider leur cheval, ils ne savent cependant pas resserrer, relâcher, et tourner les rênes à droite ou à gauche, au moyen de la poulie des étriers.

La cavalerie légère engage, d'abord le combat avec l'arquebuse ; puis viennent les phalanges avec leurs lances, et les soldats armés de frondes qui manœuvrent comme la navette sur le métier d'un tisserand ; les uns se portant en avant et les autres se retirant tour-à-tour. Des bataillons armés de longues piques, à la manière des phalanges macédoniennes, servent de corps de réserve. Enfin, c'est corps à corps et l'épée à la main que se décide la bataille.

La guerre terminée, les Solariens célèbrent leurs triomphes à la manière des Romains, mais avec plus de pompe encore. Le général en chef monte au temple : là, on rend grâces à Dieu d'avoir protégé la République, et un

poète ou un historien qui , selon l'usage , a suivi l'expédition, fait le récit des belles ou des mauvaises actions qui ont eu lieu pendant la guerre : puis le Soleil ceint lui-même d'une couronne de laurier le front du général victorieux , et décerne des honneurs et des récompenses aux guerriers qui se sont le plus distingués. On accorde quelques jours de repos aux individus qui ont reçu des récompenses ; mais comme l'oisiveté leur est à charge, ils s'amusent à aider leurs amis dans leurs travaux. On réprimande sévèrement les généraux qui ont été vaincus par leur faute, ou qui n'ont pas su profiter de la victoire. Le soldat , qui le premier a pris la fuite , ne saurait échapper à la peine capitale , si l'armée entière ne demande sa grâce , et ne s'engage à réparer le tort que peut avoir causé la faute qu'il a commise ; mais une pareille indulgence est rare , encore faut-il qu'un grand nombre de circonstances militent en faveur du coupable. On fait passer par les verges celui qui n'a pas secouru à temps son compagnon d'armes ou son ami. Les actes d'insubordination sont punis

par l'exposition aux bêtes : on descend le condamné armé simplement d'un bâton, dans une fosse où se trouvent des lions et des ours ; et il rentre en grâce, si, par impossible, il parvient à les vaincre.

- On établit immédiatement le régime de la communauté des biens dans les villes conquises, ou qui se sont soumises volontairement. Elles acceptent pour les gouverner les chefs que leur envoient les Solarieus, et s'habituent peu à peu aux usages et aux mœurs de la métropole. Elles y envoient même leurs enfans pour y être élevés, et la Cité du Soleil se charge seule des frais de leur éducation.

Il serait trop long de vous entretenir des factionnaires, des vedettes, des stratagèmes de guerre et des autres détails militaires : vous pouvez facilement les concevoir. Toutes les fonctions sont distribuées aux citoyens dès leur enfance, en ayant égard à leurs propensions naturelles et à l'influence des constellations qui ont présidé à leur naissance. Aussi les travaux de chacun étant conformes à ses goûts et à ses aptitudes naturelles, tous s'en

acquittent avec habileté et avec plaisir (*et jocundè, quia naturaliter*).

Les quatre portes de la Cité sont jour et nuit gardées par des sentinelles. On en pose encore sur les fortifications et les retranchemens de la septième enceinte, sur les tours et les ouvrages avancés. On prend toutes ces précautions dans la crainte de quelque surprise, et pour que les habitans ne perdent pas l'habitude de la vigilance. Le jour ce sont les femmes, et la nuit ce sont les hommes qui sont en vedette. On les relève, comme nos soldats, toutes les trois heures. C'est au coucher du soleil et au son des tambours et des instrumens de musique que les hommes armés viennent occuper les postes. Les Solariens s'adonnent aux plaisirs de la chasse, qui est l'image de la guerre, et dans certains jours de fête, fantassins et cavaliers se livrent des simulacres de combats; une musique guerrière accompagne ces jeux. Ils pardonnent volontiers à leurs ennemis les insultes et les dommages qu'ils en ont reçus, et après la victoire ils comblent de bienfaits les peuples qu'ils ont

subjugués. S'il a été décidé qu'on démantelerait les places conquises ou qu'on mettrait à mort les chefs du parti ennemi, l'une ou l'autre exécution a lieu le jour même de la victoire ; cet acte une fois consommé , ils ne cessent de travailler au bonheur des peuples vaincus ; car, selon eux, le but de la guerre n'est pas de les exterminer, mais de les rendre meilleurs. Lorsqu'une querelle vient à éclater entre deux Solariens, soit pour une insulte, soit pour tout autre motif (et il est rare qu'elle ait une autre cause qu'une rivalité d'honneur), le triumvir et les magistrats réprimandent en secret le coupable, si dans un premier mouvement de colère il s'est porté à quelque voie de fait ; mais si la rixe s'est bornée à des paroles injurieuses, les magistrats remettent leur décision au jour du combat, en disant que c'est sur l'ennemi seul qu'un Solarien doit décharger sa colère. En conséquence celui des contendans qui s'est le plus signalé par ses exploits, est réputé avoir eu le bon droit de son côté, et gagne sa cause. Les peines infligées sont proportion-

nées aux délits ; mais le duel n'est jamais permis ; c'est à celui qui se prétend le plus courageux , à le prouver en face de l'ennemi.

L'Hospitalier. — Cet usage doit en effet empêcher la formation de ces partis et la naissance de ces guerres civiles qui ruinent les États et favorisent si souvent l'élévation des tyrans, comme le prouve l'exemple de Rome et d'Athènes. Parlez-moi des travaux.

Le Génois. — Je crois vous avoir déjà dit que les travaux de la guerre, de l'agriculture et de l'art pastoral étaient communs à tous les citoyens ; personne n'en est dispensé : du reste ces trois fonctions sont réputées les plus honorables. Vous savez aussi que le Solarien le plus considéré est celui qui excelle dans le plus grand nombre de métiers, ce qui n'empêche pas chacun d'être appliqué à la spécialité pour laquelle il a montré le plus d'aptitude. Les travaux les plus rudes, comme ceux de la forge et de la maçonnerie, sont en si grande estime, qu'on ne refuse jamais de s'y livrer par crainte de la fatigue ; d'ailleurs on a consulté la vocation de chacun, et les fonc-

tions sont si bien distribuées qu'il n'en est pas une qui, bien loin de détériorer les travailleurs, ne contribue au contraire à les rendre plus vigoureux. Les métiers les moins fatigans sont réservés aux femmes. Tous les Solariens, sans exception, sont tenus de pratiquer l'art de la natation : à cet effet, de vastes réservoirs d'eau ont été disposés, soit en dehors, soit en dedans de l'enceinte de la Cité.

Le commerce ne leur est pas d'une grande utilité, cependant ils connaissent la valeur de la monnaie, et ils en fabriquent une certaine quantité pour l'usage de leurs ambassadeurs et des voyageurs qu'ils envoient explorer le globe, et qui en ont besoin à l'étranger. Des marchands viennent des différentes parties du monde pour acheter le superflu des habitans de la Cité du Soleil; mais les Solariens ne veulent accepter en échange que les produits qui leur manquent. Ils refusent donc de vendre pour de l'argent, tandis qu'au contraire ils se servent souvent de monnaie pour acheter. Les enfans de la Cité du Soleil ne peuvent s'empêcher de rire en voyant les

étrangers livrer une grande quantité de marchandises en échange d'une faible quantité de métal ; mais il n'y a là rien qui étonne les vieillards. Les Solariens ne veulent pas que la présence d'esclaves ou d'étrangers puissent corrompre les mœurs de leur Cité : en conséquence, tout le commerce se fait aux portes de la ville ; par la même raison, ils vendent donc aussi leurs prisonniers de guerre, ou bien ils les emploient hors de l'enceinte extérieure à creuser des fossés, ou à exécuter d'autres travaux pénibles. Des quatre portes de la ville, partent quatre grandes routes qui vont jusqu'à la mer, et servent à faciliter les communications. Il y a sans cesse quatre troupes de soldats chargés de surveiller les champs, de protéger les travailleurs et d'assurer la libre circulation des étrangers, qui sont enchantés et très reconnaissans de cette sûreté. On entretient en outre les visiteurs pendant trois jours aux frais de la communauté. On commence par leur laver les pieds ; on leur montre la ville dans tous ses détails, et on leur fait l'honneur de les admettre aux assem-

blées publiques et à la table commune. Il y a même des fonctionnaires chargés de veiller à ce que tous les devoirs de l'hospitalité soient remplis envers eux. Si les hôtes désirent acquérir le droit de cité, on les met à l'épreuve pendant un mois dans la campagne, et pendant un autre mois dans la ville; ensuite on décide de l'admission ou du rejet de leur demande, puis le nouveau citoyen, après avoir prêté serment, est reçu avec certaines cérémonies.

Les Solariens sont des agriculteurs fort habiles, et ils ne laissent pas une palme de terre sans en tirer quelque produit. Ils consultent pour tous les travaux agricoles les vents et les constellations favorables. Lorsqu'il s'agit de labourer, de semer, de remuer profondément le sol, de sarcler, de faire la moisson, les vendanges et les diverses récoltes, tous les citoyens, à l'exception d'un petit nombre qui reste pour garder la ville, sortent en armes dans la campagne, au son des tambours, des trompettes, et les bannières déployées. En quelques heures les plus grands travaux sont

achevés avec perfection. Ils ont inventé d'immenses chariots à voiles, qui marchent même contre le vent, au moyen de roues s'engrenant en sens contraire, d'une manière ingénieuse; lorsqu'il ne fait pas de vent, un seul cheval suffit pour les traîner. Pendant les travaux, des cavaliers armés parcourent la plaine à tour de rôle, pour protéger ceux qui les exécutent. On n'emploie ni le fumier ni la boue pour engraisser les terres, parce que les semences souffrent de ce contact impur, et que les produits d'un sol ainsi fécondé abrègent la vie de l'homme et débilitent sa constitution, le rendant en cela semblables aux enfans nés d'une femme qui cherche, non dans une vie active, mais dans le fard, un moyen d'augmenter sa beauté. C'est pourquoi les Solariciens ne *fardent* pas la terre, mais la travaillent avec soin. Ils ont des procédés secrets pour que toutes les semences qu'ils lui confient germent avec promptitude et donnent des récoltes abondantes. Ces arcanes sont consignés dans un livre qu'ils appellent *Géorgiques*. On consacre à la culture toute l'étendue de terrain

nécessaire pour la nourriture des habitans ; le reste est laissé en pâturages.

Comme au temps d'Abraham et des patriarches, ils tiennent en grand honneur l'art d'élever et de perfectionner les races de chevaux, de bœufs, de moutons, de chiens et de toute espèce d'animaux domestiques ou apprivoisés, et les accouplemens sont réglés de manière à obtenir de beaux élèves. La peinture conserve les images des sujets les plus remarquables. Dans les pâturages, on ne laisse pas ensemble les étalons et les jumens ; c'est dans la cour intérieure des étables qu'on fait saillir les femelles au moment le plus propice, selon les lois de l'astrologie. On consulte pour chaque espèce son signe particulier : pour le cheval, le sagittaire ; pour les races bovine et ovine, le taureau et le bélier. L'influence des Pléiades s'exerce sur les troupeaux de poules, d'oies, de canards. Les femmes se plaisent à les mener paître près de la ville : là sont des enclos où elles se renferment et où elles s'occupent à faire le fromage, le beurre et les autres préparations de lai-

tage. Elles élèvent un grande quantité de chapons, etc. Un livre intitulé *Bucoliques* leur enseigne tout ce qui concerne l'art pastoral. Il y a abondance de toute espèce de produits, parce que chacun désire se distinguer par-dessus tous les autres dans chaque espèce de travail, et parce qu'en même temps le travail est de très courte durée et très productif. De plus chaque travailleur obéit avec docilité à ceux qui le dirigent. Celui qui est à la tête des travailleurs, dans chaque fonction, a le titre de roi, car, selon les Solariens, ce titre doit appartenir aux plus habiles et non aux ignorans. C'est un beau spectacle de voir hommes et femmes se rendre par groupes à leurs travaux, sous la direction de leurs rois auxquels ils obéissent avec plaisir, comme on obéit à un père ou à un frère aîné. Il y a des bois et des forêts peuplés d'animaux sauvages où les Solariens vont se livrer aux exercices de la chasse.

L'art nautique est très honoré dans la Cité du Soleil. Ses habitans ont des vaisseaux et

des galères qui naviguent sans voiles et sans rames, et sont mis en mouvement par un mécanisme admirable : ils en ont encore d'autres qui vont au moyen de rames et de voiles. Ils connaissent parfaitement les étoiles, ainsi que le flux et le reflux de la mer. Ils ne parcourent l'Océan que dans le but d'étudier les peuples qui habitent les divers pays et les productions de chaque climat. Ils n'attaquent jamais personne et ne combattent que lorsqu'ils sont provoqués ; mais ils ne souffrent aucune insulte. Ils sont convaincus qu'un jour le monde entier adoptera leurs institutions ; cependant ils ne laissent pas de rechercher s'il n'y en a pas de meilleures et de plus avancées chez les autres peuples. Ils ont formé des alliances avec les Chinois, les habitans de Siam, de la Cochinchine, de Calicut, et un grand nombre de peuples, qui vivent soit sur le continent soit dans les îles. Ces alliances leur permettent d'explorer ces diverses contrées. Les Solariens emploient dans leurs combats tant sur terre que sur mer des feux

artificiels, et beaucoup de machines de guerre inconnues aux autres nations; aussi sont-ils presque toujours victorieux.

L'Hospitalier. — Je désirerais bien maintenant que vous me donnassiez des détails sur leurs alimens, leurs boissons, et tout ce qui concerne la vie domestique.

Le Génois. — Les Solariens professent d'abord qu'il faut pourvoir à la vie du tout, puis à celle des parties. En conséquence, dans la construction de leur Cité, ils s'attachent à saisir les conjonctions des astres les plus favorables à une pareille entreprise (1); car ils disent que Dieu a assigné des causes à tous les phénomènes, et que c'est au sage à s'en servir, mais sans en abuser.

Ils se nourrissent de miel, de beurre, de fromage, de dattes, de légumes d'espèces diverses et de la chair des animaux. Dans le principe, ils s'abstenaient de chair, parce qu'ils trouvaient cruel de détruire des êtres animés; mais plus tard, considérant qu'il

(1) Ici encore nous omettons le grimoire astrologique.

n'était pas moins cruel de détruire les plantes qui elles aussi sont douées de vie et de sentiment, et voyant qu'avec ce système l'homme serait réduit à mourir de faim, ils comprirent que les êtres inférieurs ont été créés pour les besoins des êtres supérieurs. Aujourd'hui donc ils mettent à contribution pour se nourrir les animaux aussi bien que les produits de la terre. Mais ils ne se décident pas facilement à mettre à mort les animaux utiles, par exemple, les bœufs et les chevaux. La médecine leur a appris à distinguer les substances salubres de celles qui sont vénéneuses. Voici l'ordre suivi pour le service des mets :

Un jour ils mangent de la viande ; le lendemain des poissons, le surlendemain des légumes, et ils reviennent ensuite à la chair pour empêcher que l'estomac ne se fatigue, et que le corps ne se débilité. Les vieillards ne reçoivent que des alimens de très facile digestion et en petite quantité à la fois ; mais ils mangent trois fois par jour. Le reste de la communauté ne fait que deux repas, à l'exception des enfans, qui en font quatre, selon la

décision du médecin. Avec ce régime, la plupart des habitans de la Cité du Soleil vivent un siècle, et il n'est pas rare d'en voir qui vont jusqu'à 200 ans. On observe une grande tempérance sous le rapport des boissons : on ne permet pas, si ce n'est pour cause de santé, l'usage du vin aux jeunes gens au-dessous de dix-neuf ans. A cet âge le vin étendu d'eau fait leur boisson ordinaire ; c'est aussi celle des femmes. En général, les individus âgés de cinquante ans ne boivent que du vin pur. Leur alimentation se compose toujours des meilleurs produits de chaque saison, et c'est le médecin en chef qui règle ce choix. Ils ne regardent pas comme insalubre de se nourrir des diverses productions dans la saison où Dieu les donne à l'homme, et ne réprouvent que l'abus qu'on en peut faire. C'est pourquoi, dans l'été, ils se nourrissent spécialement de fruits, parce qu'ils sont pleins de suc rafraîchissans, et qu'ils corrigent les effets de la sécheresse et d'une chaleur excessive ; l'hiver, leur nourriture se compose surtout d'alimens secs ; dans l'automne ils consomment beau-

coup de raisins, car Dieu les donne alors pour éloigner la mélancolie et la tristesse.

Ils font un grand usage de parfums. Le matin en se levant chacun peigne ses cheveux et se lave le visage et les mains avec de l'eau froide. Ensuite ils se nétoient les dents, en mâchant de la menthe, du persil ou du fenouil, ou bien encore, ils s'en frottent les mains. Les vieillards se servent d'encens pour le même usage, puis se tournant vers l'Orient, ils adressent à Dieu une courte prière semblable à celle que nous a enseignée Jésus-Christ. Tous sortent ensuite, les uns pour aller servir les vieillards, les autres pour se rendre à l'assemblée ou vaquer aux divers travaux. Les occupations se suivent dans cet ordre : l'étude, la réunion au temple, les exercices corporels, enfin le repas précédé d'un instant de repos.

On ne connaît dans la Cité du Soleil ni la goutte, ni le rhumatisme, ni les catarrhes, ni la sciatique, ni les coliques, ni les hydropisies ni les flatuosités; ces maladies étant dues à la perversion des humeurs, dont les Solariens

sont préservés par l'activité de leur vie. Pareilles maladies sont chez eux réputées honteuses, attendu qu'ils les regardent comme les signes évidens d'une lâche paresse, ou comme la suite d'ignobles excès dans le boire et le manger. Ils sont plus sujets aux inflammations ou aux spasmes secs; mais ces affections cèdent à un régime convenable : ils opposent aux maladies consomptives l'usage du lait et des bains adoucissans, le séjour dans de belles *villas* et un exercice agréable et modéré. La maladie vénérienne ne peut les atteindre, parce qu'ils se lavent souvent avec du vin, oignent leurs corps d'huiles aromatiques, et parce que la sueur provoquée par un exercice continu, dissipe les vapeurs fétides qui putréfient le sang et la moëlle. Ils connaissent encore moins la phthisie, parce que la poitrine ne devient pas chez eux le siège de vapeurs pernicieuses, et ils sont tout-à-fait préservés de cette espèce d'asthme qui est causé par l'épaississement des humeurs. Ils traitent les fièvres ardentes avec des boissons rafraîchissantes; ils opposent aux fièvres

éphémères les odeurs, les parfums, les bouillons gras, le sommeil, la musique et la joie. Ils dissipent les fièvres tierces par des émissions sanguines, au moyen de la rhubarbe ou de décoctions de racines purgatives et acides; toutefois ils emploient rarement les boissons purgatives. Ils guérissent facilement la fièvre quarte, en provoquant chez le malade un excès de frayeur subite. Ils connaissent encore certaines plantes utiles contre cette affection, et ils m'ont communiqué leurs recettes. Ils redoutent beaucoup plus les fièvres continues et les attaquent avec énergie. Ils ont recours à la vertu de certaines plantes, à la puissance de la prière, et ils consultent en outre l'état du ciel. La manière de vivre des Solariens étant contraire à l'épaississement des humeurs, on n'y voit presquejamais de fièvres quintanes, sextanes, octanes, etc. On trouve chez eux des bains et des thermes tenus à la manière des Romains. Ils s'oignent d'huile, ainsi que je vous l'ai dit, et ont un grand nombre de cosmétiques secrets pour augmenter la vigueur et la santé. C'est à l'aide de ces procédés et

d'autres encore, qu'ils combattent une maladie fréquente chez eux, je veux dire la maladie sacrée.

L'Hospitalier. — Il est à remarquer que beaucoup d'hommes de génie ont été affectés de cette maladie ; par exemple, Hercule, Socrate, Callimaque, Scot et Mahomet.

Le Génois. — Pour la conjurer, ils adressent des supplications au ciel. Ils reconfortent le cerveau en procurant aux malades des sensations agréables, et en leur administrant des substances acides et des bouillons gras avec de la fleur de farine. Ils excellent dans l'art d'assaisonner les mets, et emploient à cet effet la muscade, le miel, le beurre et un grand nombre d'aromates toniques. Ils corrigent les matières grasses par les acides, afin de leur ôter leurs qualités nauséabondes. Ils ne font pas chauffer leurs boissons et ne les rafraîchissent pas au moyen de la neige comme les Chinois ; mais lorsqu'ils sont abattus par l'excès de la chaleur ou de la fatigue, ils raniment leurs forces par l'usage des toniques, tels que l'ail pilé, le vinaigre, le serpolet, la menthe,

le basilic. Tous les sept ans, ils font usage, pour renouveler les forces vitales, d'un élixir secret très agréable au goût, et doué de propriétés merveilleuses.

L'Hospitalier. — Vous ne m'avez pas encore parlé des sciences et des magistrats.

Le Génois. — Je vous demande bien pardon. Mais puisque ce sujet pique votre curiosité, je vais ajouter quelques détails à ce que je vous ai déjà dit : A chaque nouvelle et à chaque pleine lune, le grand-conseil s'assemble au sortir de l'office divin. Tous les citoyens âgés de plus de vingt ans sont admis à ce conseil où chacun peut émettre son opinion sur les besoins de l'État et sur la manière dont les magistrats remplissent leurs fonctions. Tous les huit jours, les magistrats s'assemblent, à savoir : SOLEIL, PUISSANCE, SAGESSE, AMOUR, ainsi que les trois dignitaires subordonnés à chacun des triumvirs et préposés aux fonctions qui leur conviennent le mieux ; cela fait déjà treize personnes. Vous connaissez les attributions de chacun des triumvirs : à PUISSANCE appartient tout ce qui concerne

l'art militaire; à SAGESSE, tout ce qui a rapport aux sciences; enfin, AMOUR veille à la nourriture, au vêtement, à la génération et à l'éducation.

Aux membres que je viens d'énumérer, se joignent tous les chefs de groupes, tant hommes que femmes, depuis les centurions jusqu'aux décurions. Dans cette réunion on traite toutes les affaires qui intéressent la République, et on procède à l'élection des magistrats qui ont été simplement désignés dans l'assemblée générale précédente. Chaque jour encore, le SOLEIL ou MÉTAPHYSICIEN tient conseil avec ses triumvirs, pour régler les affaires courantes, pour amender, confirmer, ou exécuter les décisions prises dans les élections, et pourvoir aux besoins du moment. Ils ne recourent au sort que lorsqu'il y a incertitude complète sur le parti à prendre. La volonté du peuple suffit pour changer les magistrats, à l'exception des quatre grands dignitaires, à moins que ceux-ci, après en avoir délibéré entre eux, ne se démettent en faveur de celui dont ils reconnaîtraient la supériorité en

science, en sagesse et en moralité. Ils sont si dévoués et si désintéressés, qu'ils se soumettent sans difficulté à l'homme qu'ils croient supérieur à eux-mêmes, et n'hésitent pas à suivre ses leçons; cela ne peut toutefois arriver que rarement.

Dans la distribution des fonctions, il faut mettre à part le MÉTAPHYSICIEN, autrement dit le SOLEIL, qui, semblable à un architecte, a la direction suprême en toutes choses, et qui serait honteux d'ignorer rien de ce qu'il croit possible à l'homme de savoir. Le triumvir SAGESSE a sous sa direction immédiate tout ce qui est relatif aux sciences, et autant de fonctionnaires spéciaux qu'il y a d'espèces de sciences, comme le grammairien, le logicien, le physicien, le médecin, le politique, le moraliste, l'économiste, l'astrologue, l'astronome, le géomètre, le cosmographe, l'arithméticien, le musicien, le poète, le rhéteur, le peintre, le sculpteur, le professeur de perspective, etc. Entr'autres fonctionnaires subordonnés au triumvir AMOUR, je vous citerai ceux qui sont préposés à la surveillance

de la génération, de l'éducation, des vêtements, de l'agriculture, de l'art pastoral, de l'élevage des bestiaux, de l'endomestication des bêtes sauvages, de l'engraissement des animaux, de l'art culinaire, etc. A l'autorité du triumvir PUISSANCE, sont soumis les chefs chargés des stratagèmes, de la direction des fabriques d'armes et machines de guerre, le trésorier, le directeur de la monnaie, l'ingénieur, les maîtres de la cavalerie, de l'infanterie, de l'artillerie, le commandant des athlètes, celui des frondeurs, le chef des éclaireurs, le directeur des écuries, le justicier. Chacun de ces fonctionnaires a encore sous ses ordres des officiers préposés à chaque spécialité de travaux.

L'Hospitalier. — Comment s'administre la justice ?

Le Génois. — J'allais vous en parler. Tout individu est jugé par le chef de sa fonction ; ainsi donc, le directeur de travail a le pouvoir de juger le coupable et de le punir par l'exil, le fouet, la réprimande, la privation de la table commune, l'interdiction du tem-

ple et du commerce des femmes. Mais lorsqu'un citoyen a été tué ou blessé, si le crime a été commis volontairement et avec préméditation, le coupable est puni de mort, ou bien on lui applique la loi du talion, œil pour œil, nez pour nez, dent pour dent. Si au contraire la rixe a été fortuite et sans préméditation, on adoucit la peine. Ce pouvoir de déroger à la rigueur de la loi n'appartient pas au juge, mais aux triumvirs. On peut encore en appeler au SOLEIL, non pour lui demander de reviser la sentence, mais pour solliciter son indulgence; car lui seul jouit du droit de faire grace. Il n'y a pas de prison chez les Solariens, si ce n'est une tour où l'on renferme les ennemis rebelles. L'instruction judiciaire ne se fait pas par écrit : les parties et les témoins se présentent devant le juge et le triumvir PUISSANCE; on articule l'accusation, et l'accusé produit lui même sa défense. L'arrêt d'absolution ou de condamnation est prononcé immédiatement; si l'on en appelle au triumvir, le nouvel arrêt est rendu le lendemain. Enfin le jour suivant la

sentence est irrévocable, si le **SOLEIL** n'use pas de son droit de grace en faveur du condamné. Celui-ci, dans tous les cas, doit se réconcilier avec l'accusateur et les témoins, comme avec les médecins de sa maladie, et cette réconciliation doit être scellée par de mutuels embrassemens.

Pour que l'exécution capitale ait lieu, il faut que ce soit le peuple lui-même qui mette à mort ou lapide le condamné; mais c'est toujours à l'accusateur et aux témoins de porter les premiers coups. Cette loi a été établie, parce que les Solariens ne veulent pas que leur Cité soit souillée par la présence de licteurs ou de bourreaux. Dans certains cas, le condamné peut choisir le genre de mort, et alors, en présence de ses concitoyens qui l'exhortent à mourir, il s'entoure de sacs remplis de poudre de guerre, et y met lui-même le feu. Toute la Cité en larmes se désole d'être réduite à retrancher de son sein un membre gangrené, et supplie Dieu d'apaiser son courroux. Les citoyens s'efforcent de convaincre le condamné de la nécessité d'expier son crime,

et l'arrêt ne reçoit son exécution que lorsque lui-même en est venu au point de la demander et de la désirer. Mais si un attentat a été commis contre la République, la majesté divine, ou la personne des chefs suprêmes, la peine de mort est dans ce cas la seule applicable; le malheureux n'a aucune grace à espérer, et il est puni sur-le-champ. Par motif religieux, on oblige l'individu contre lequel a été prononcée la peine capitale d'exposer, en présence du peuple, les raisons qui devraient faire épargner sa vie, de dévoiler consciencieusement les crimes par lesquels d'autres citoyens auraient encouru la même peine que lui et de dénoncer les magistrats qui, par de pareils méfaits, auraient mérité un supplice plus terrible encore. S'il parvient à faire accueillir sa défense ou que ses révélations soient reconnues vraies, sa peine est commuée en celle de l'exil. Ensuite les Solariens offrent avec contrition à Dieu des prières et des sacrifices expiatoires. Quant à ceux qui ont été désignés par le condamné, ils ne sont pas inquiétés, et ils en sont quittes pour une

simple admonestation. Pour les fautes qui naissent de la fragilité humaine on se borne à réprimander le coupable en lui imposant des habitudes de modération, pour celles qui naissent de l'ignorance, on le force à étudier les sciences et les arts dans lesquels il s'est montré inhabile. Les Solariens sont unis entre eux comme les membres d'un même corps, et chacun vit de la vie de l'autre. Je dois encore vous apprendre que lorsqu'un citoyen ayant commis une faute secrète va s'en accuser auprès de son chef, on adoucit la peine qu'on lui aurait infligée s'il ne se fût pas accusé lui-même. On prend bien garde que quelqu'un ne soit victime d'une calomnie. Au reste, le calomniateur subirait, selon la loi du talion, le châtement auquel aurait été exposé le calomnié. Comme les Solariens marchent et travaillent toujours par groupes, on exige, pour convaincre le coupable, les dépositions conformes de cinq témoins, à défaut de quoi on lui défère le serment, et on le renvoie en lui enjoignant de se conduire à l'avenir de manière à éviter une seconde accusation; s'il n'a

tenu compte de cet avis , il suffit cette fois de deux ou trois témoins ; et alors on double la peine.

Les lois de la Cité du Soleil sont en petit nombre et aussi remarquables par leur brièveté que par leur clarté. Elles sont gravées sur des tables d'airain , suspendues au portes , je veux dire aux piliers du temple. Là , tracées sur toutes les colonnes , des inscriptions d'un style métaphysique très concis , donnent aux citoyens la signification des choses considérées dans leur essence , et leur apprennent , par exemple , ce que c'est que Dieu¹, les anges et les étoiles , l'homme , le monde , le destin , la vertu , etc. Là sont encore gravées les définitions les plus précises de toutes les vertus. Les magistrats qui représentent chaque vertu ont chacun leur siège , ou plutôt leur tribunal au pied de la colonne même où se trouve la définition de la vertu dont ils portent le titre ; et lorsqu'un d'eux doit prononcer comme juge , il vient s'asseoir en cet endroit , et dit : « Mon fils , tu as péché contre cette » sainte définition , de la bienfaisance , de la

» magnanimité, etc., lis. » Puls, après avoir entendu la défense, il condamne, s'il y a lieu. Ces sortes de sentences sont des remèdes véritables et efficaces et qui ressemblent plus à un témoignage d'affection qu'à un châtiment.

L'Hospitalier. — Maintenant il est temps de me parler des prêtres, des sacrifices, de la religion et des croyances des Solariens.

Le Génois. — Leur grand-prêtre est le SOLEIL lui-même. Tous les magistrats principaux composent le clergé et c'est à eux qu'appartient la direction des consciences. Ces magistrats-prêtres reçoivent comme chez nous, la confession secrète de tous les citoyens ; en les déchargeant ainsi du poids de leurs fautes, ils apprennent encore quels sont les péchés qui se multiplient dans le peuple. Ensuite ces magistrats confessent eux-mêmes leurs propres péchés aux triumvirs, et leur transmettent en même temps, d'une manière générale et sans nommer personne, les confessions qu'ils ont reçues : ils leur font connaître d'une manière spéciale les péchés les plus graves et les plus nuisibles à l'État. Les triumvirs font au So-

leil une confession semblable ; de cette façon , celui-ci est instruit de tous les vices qui se répandent dans la Cité , et peut y opposer les remèdes convenables. Le peuple assemblé dans le temple , le grand-prêtre se place à l'autel , et fait , lorsqu'il le juge nécessaire , la Confession de la Cité , en présence de Dieu , mais toujours sans nommer personne ; il donne l'absolution au peuple , en l'exhortant à ne pas retomber dans les mêmes péchés , et après avoir fait sa propre confession , il offre le sacrifice et prie Dieu de pardonner à la Cité , de l'absoudre , et de vouloir bien l'instruire et la protéger. Une fois par an les gouverneurs des villes conquises viennent faire au Soleil la confession des peuples soumis à leur autorité , afin qu'éclairé sur leur état , il puisse appliquer les remèdes tant humains que religieux.

Voici quelles sont les cérémonies du sacrifice : le Soleil demande au peuple quelle est le citoyen qui veut s'offrir à Dieu en holocauste pour le salut de tous les membres de la République ; c'est toujours le plus saint des Sola-

riens qui se dévoue. Après certaines prières et cérémonies, on le place sur une table carrée, aux angles de laquelle s'attachent quatre cordes qui descendent de quatre poulies fixées au petit temple placé au-dessus du dôme; puis on conjure le Dieu des miséricordes de daigner accepter ce sacrifice humain et volontaire, car ils n'admettent pas comme les Gentils, les sacrifices d'animaux, parce qu'ils veulent que le sacrifice soit le résultat du dévouement. Bientôt le SOLEIL ordonne de saisir les cordes et d'élever l'holocauste jusqu'au centre de la petite coupole dont je vous ai déjà parlé. Les prêtres qui occupent les cellules situées au sommet du temple, lui font passer des alimens, mais en petite quantité, jusqu'à ce que les fautes de la Cité aient été expiées. Le citoyen ainsi dévoué, se livre aux prières les plus ferventes, et supplie Dieu d'agréer son abstinence et ce sacrifice tout spontané. Vingt ou trente jours après, lorsque la colère de Dieu est apaisée, il est élevé à la dignité sacerdotale, ou bien, ce qui est très rare, il rentre dans les rangs des simples

citoyens ; il redescend alors en passant par les cellules des prêtres. Tout le reste de ses jours , il est tenu en honneur et en vénération pour s'être , dans l'intérêt de sa patrie , dévoué à ce qu'il plairait à Dieu de vouloir ; mais Dieu ne veut pas que l'homme donne sa vie en sacrifice.

Les vingt-quatre prêtres habitant les cellules pratiquées au-dessus du grand dôme , autour de la petite coupole , chantent des cantiques religieux quatre fois par jour , c'est-à-dire à minuit , à midi , le matin et le soir. Ils ont encore pour fonction d'examiner les étoiles , de noter leurs mouvemens au moyen de l'astrolabe , et d'étudier les propriétés de ces astres et leur influence sur les choses humaines. Aussi savent-ils en quel lieu du globe et à quelle époque il s'est opéré ou doit s'opérer quelque changement. On envoie dans les diverses contrées des explorateurs pour vérifier l'exactitude ou la fausseté de ces prédictions , afin que l'expérience vienne rectifier les méthodes astrologiques. Ce sont ces prêtres qui fixent les heures des unions sexuelles , les

jours où doivent se faire les semailles , la moisson , les vendanges. En un mot, ils sont pour ainsi dire les interprètes , les intermédiaires et les liens qui mettent en rapport Dieu et les hommes. C'est en général de cette classe de prêtres que sort le chef suprême. Sans cesse occupés à étudier les sciences et à écrire des livres admirables, ils ne descendent guère que lorsqu'ils éprouvent le besoin de prendre des alimens. Ils n'ont que rarement commerce avec les femmes, et seulement pour raison de santé. Chaque jour le Soleil va les visiter, et discute avec eux sur leurs découvertes les plus récentes, pour en tirer parti à l'avantage de la Cité et de toutes les nations du monde.

Au milieu du temple , devant l'autel , se trouve toujours un citoyen en prières. On le remplace toutes les heures , ainsi que nous le faisons nous-mêmes dans l'oraison dite des Quarante-Heures. Cette espèce de prière porte chez eux le nom de sacrifice perpétuel. A la fin de chaque repas , on entonne un cantique d'action de grâces. On célèbre ensuite, par d'autres chants, les hauts faits des héros, à quel-

que religion ou quelque peuple qu'ils appartiennent ; ils se plaisent à louer ainsi tous les grands hommes , parce qu'ils ne portent envie à personne. Des hymnes sur l'Amour, la Sagesse, en un mot sur toutes les vertus , sont chantés sous la direction des dignitaires dont elles constituent le titre. Chacun conduisant avec lui la femme qu'il préfère , on forme sous les péristyles des chœurs dansans pleins de décence et de grace.

Les femmes conservent dans toute sa longueur leur chevelure qu'elles tressent et rassemblent sur le sommet de la tête , pour en former un seul anneau. Les hommes ne gardent qu'une mèche de cheveux au milieu du chef , et se rasant tout le reste. Ils portent simplement une calotte et jettent par-dessus un capuchon rond et peu volumineux. Dans la campagne ils se coiffent de chapeaux ; dans la ville , ils ont encore des berrets blancs ou rouges , ou de couleur variée selon le métier ou la fonction. La coiffure des magistrats est plus ornée et un peu plus élevée.

Les Solariens célèbrent quatre grandes

fêtes par an , aux époques équinoxiales , c'est-à-dire , lorsque le soleil entre dans le cancer , la balance , le capricorne , le bélier. Ils donnent alors des espèces de représentations théâtrales auxquelles président l'esprit et le goût. Les jours de pleine et de nouvelle lune et les anniversaires de la fondation de la Cité , ou des victoires remportées sur les ennemis , sont encore pour eux des jours fériés. Dans ces solennités , des chœurs de femmes font entendre des chants harmonieux , et l'air retentit du bruit des tambours , des trompettes et des canons. Les poètes célèbrent les triomphes et les mérites des chefs les plus illustres. Mais le mensonge est puni , lors même qu'il a pour but de louer les héros. Celui-là ne peut remplir la mission du poète , qui se permet , au milieu de ses fictions , de porter atteinte à la vérité. Selon les Solariens , cet abus est très funeste à l'humanité , puisqu'alors les louanges de la poésie , au lieu d'être la récompense de la vertu , sont souvent prostituées aux hommes les plus vicieux , par la crainte , la flatterie , l'ambition ou la cupidité. On n'élève jamais de

statue en l'honneur d'un citoyen , si ce n'est après sa mort. Toutefois , quiconque a fait de nouvelles découvertes dans les arts ou dans les sciences , ou a rendu à la République quelque service signalé , soit pendant la paix soit pendant la guerre , a , de son vivant , son nom inscrit dans le livre des grands hommes. Au lieu d'ensevelir les corps , ce qui peut engendrer la peste , on les brûle ; parce que le feu qui est d'une nature pure et animée , vient du Soleil et retourne à lui. Cet usage a encore pour but d'enlever toute occasion d'idolâtrie , et si l'on conserve les statues et les portraits des héros , c'est uniquement comme je vous l'ai dit , pour les exposer aux regards des belles femmes destinées par la République à la propagation de l'espèce.

Les Solariens en priant se tournent successivement vers les quatre points cardinaux : le matin , vers l'orient , l'occident , le midi , puis le septentrion ; le soir , vers l'occident , l'orient , le nord et le midi. Ils ne récitent qu'un seul hymne , où ils demandent à Dieu un corps et un esprit sains , et le bonheur pour eux

comme pour les autres nations ; ce cantique se termine par un acte de soumission à la suprême sagesse de la Providence. Les prières publiques sont plus longues. L'autel circulaire, situé au milieu du temple, est traversé à angles droits par quatre passages : le SOLEIL entre successivement par chacun d'eux, et ensuite il prie les yeux tournés vers le ciel : cette cérémonie est regardée comme un grand mystère. Les vêtemens du grand-prêtre sont d'une magnificence inouïe, et chaque partie de ce costume est symbolique comme cela était dans le costume d'Aaron. La nature y est imitée avec un art merveilleux.

Les Solariens divisent le temps d'après le cours du soleil, et non d'après celui des astres (1). Ils admettent l'année solaire, mais en la fractionnant par mois lunaires ; aussi n'y a-t-il accord entre ces deux façons de compter le

(1) Encore de l'astrologie ou de l'astronomie de même force ! Nous en faisons grace au lecteur, en l'avertissant que les passages astrologiques supprimés (et nous ne retranchons que ceux-ci), seront désormais indiqués par une série de points

temps que tous les dix-neuf ans : c'est pourquoi ils ont fondé une nouvelle astronomie.... Ils s'occupent de cette science avec la plus grande ardeur ; car c'est par elle seule que l'on peut parvenir à savoir la construction et la mécanique de l'univers , à reconnaître si le monde doit périr ou non , et à quelle époque. Du reste, bien différens en cela des ignorans de notre siècle que la destruction du monde surprendra comme un voleur pendant la nuit, ils croient que cette fin arrivera et sera précédée, selon l'oracle de Jésus-Christ, par des signes dans le soleil, la lune et les étoiles. Ils attendent donc la rénovation et peut-être la destruction du monde. Ils disent qu'il est bien difficile de décider si notre monde a été créé de rien , s'il a été construit avec les débris d'autres mondes , ou s'il a été tiré de la matière informe du Chaos : mais ils tiennent pour probable et même pour certain que l'univers a été créé, et qu'il n'existe pas de toute éternité : c'est pour cela qu'ils haïssent Aristote , auquel ils accordent le titre de logicien, en lui refusant celui de philosophe. Les anomalies des mouvemens célestes leur

fournissent bon nombre d'argumens contre l'éternité du monde. Ils honorent le Soleil et les Étoiles comme des êtres doués de vie, comme les temples, les autels, animés du ciel, mais ils ne les adorent pas. Quoique le Soleil soit l'objet spécial de leur vénération, ils ne rendent à aucune créature, mais à Dieu seul, le culte de *Latrie*, de crainte que, s'ils venaient à mettre quelque créature au lieu et place de la Divinité, celle-ci, usant contr'eux de la peine du talion, ne les plongeât dans la misère et sous le joug de la tyrannie. Dans le Soleil, c'est l'image du Tout-Puissant qu'ils contemplent; ils reconnaissent le Créateur dans cet astre, qu'ils nomment la figure, la statue vivante de Dieu, qui leur envoie la lumière, la chaleur, la vie; qui est la cause de toutes les productions terrestres, et la source de tous les biens. C'est pourquoi ils ont construit leur autel de façon à ce qu'il soit un symbole du Soleil. Le Ciel est le temple, le soleil et les étoiles sont les autels où leurs prêtres adorent Dieu, ils implorent aussi nos intercesseurs auprès de la Divinité, les bons an-

ges , dont les étoiles sont les domiciles vivans. C'est dans le Ciel et principalement dans le Soleil , son trophée et sa statue , que l'Être-Suprême a déployé toute sa splendeur et sa beauté.

Selon les Solariens , il y a deux principes physiques qui produisent les êtres inférieurs. Le Soleil est le principe mâle , la Terre le principe femelle. L'air est la partie impure du ciel ; le soleil est la source du feu. La mer est la sueur de la terre , ou le liquide émané de la combustion et de la fusion qui ont lieu dans ses entrailles. L'eau est encore le moyen d'union de l'air avec la terre , de même que le sang est le lien qui unit les esprits animaux à la matière corporelle. Le monde n'est qu'un animal immense ; l'homme vit dans ses viscères , comme les vers intestinaux vivent dans les nôtres. C'est pourquoi notre destinée dépend de Dieu seul , et non des étoiles , du soleil ou de la terre. En effet , par rapport aux astres , notre naissance et notre vie sont fortuites , et nous ne sommes que les produits accidentels de leurs forces vitales. Par rapport

à Dieu, au contraire, les astres ne sont que les instrumens de sa sagesse ; et Dieu nous a créés par la détermination de sa volonté, selon un plan arrêté dans sa prescience, et pour une grande fin. Nous ne sommes donc obligés qu'envers Dieu seul, comme un fils envers son père, et nous devons reconnaître que nous ne tenons rien que de lui. Les Solariens n'élèvent pas le moindre doute au sujet de l'immortalité des âmes : ils pensent qu'après la mort elles s'unissent aux bons ou aux mauvais anges, selon que par leurs actes dans la vie présente, elles se sont rendues plus semblables à ceux-ci ou à ceux-là : toutes les choses en effet sont attirées par leurs semblables. Leurs opinions sur les lieux des peines ou des récompenses, diffèrent peu des nôtres. Ils sont en suspens sur la question de savoir s'il existe d'autres mondes au-delà du nôtre ; mais ils pensent qu'un fou seul oserait affirmer qu'il n'y en a pas. Le néant, ajoutent-ils, ne saurait exister ni en dedans, ni en dehors du monde, et Dieu, être infini, est incompatible

avec le néant : cependant ils refusent de concevoir un infini matériel.

Les Solariens admettent deux principes métaphysiques, à savoir, l'Être qui est Dieu, et le Néant qui est le Non-Être. C'est de ce dernier terme que provient toute chose physique ; car, ce qui est ne commence pas, et ce qui commence n'était pas. L'essence métaphysique du fini procède du Néant et de l'Être. Le mal et le péché ne sont autre chose que la tendance au Non-Être. La cause du péché n'est donc pas efficiente, mais déficiente ; et par cause déficiente, ils entendent le défaut de puissance, de science ou de volonté : c'est le défaut seul de volonté qui constitue le péché ; car celui qui sait et peut faire le bien, doit aussi le vouloir, la volonté procédant de la puissance et de la science, et celle-ci ne procédant pas de la volonté. Chose bien remarquable ! les Solariens adorent Dieu dans la Trinité, en disant : que Dieu est la souveraine Puissance, d'où procède la souveraine Science qui est également Dieu, et que des deux pro-

cède l'Amour, qui est à-la-fois Puissance et Science ; car il ne se peut que ce qui procède ne tienne pas des deux natures dont il procède. Cependant, à la différence des chrétiens, ils ne reconnaissent pas en Dieu trois personnes distinctes ; mais cela vient de ce qu'ils n'ont pas reçu le bienfait de la révélation. Ils savent qu'il y a en Dieu émanation et retour de lui-même à lui-même, et que tout vit en lui. Aussi l'essence métaphysique de tous les êtres, en tant qu'ils ont la virtualité d'être, résulte de la Puissance, de la Science et de l'Amour ; elle résulte au contraire de l'Impuissance, de l'Ignorance et du Non-Amour (*disamore*), en tant qu'ils participent au Non-Être. Or, c'est par la puissance, la science et l'amour que les êtres sont capables de mériter, et c'est par l'absence de ces facultés qu'ils pèchent. Ainsi, on peut pécher naturellement, ou par impuissance et ignorance, ou par la volonté déterminante des actes jointe à ces deux défauts, ou bien simplement par la volonté toute seule. Toute nature finie pèche par impuissance

ou ignorance , lorsqu'elle donne des produits anormaux. Au reste , tout cela est prévu et ordonné dans la souveraine Puissance , la souveraine Sagesse et la souveraine Bonté de Dieu qui , étant l'Être infini , est incompatible avec le néant : c'est pourquoi en Dieu , point d'être imparfait ; hors de Dieu , toute imperfection. Or , on ne peut sortir du sein de Dieu par rapport à Dieu même , mais seulement par rapport à nous , car l'homme est un être relatif , et Dieu est l'être absolu. En conséquence , le péché , en tant qu'il est possible , est un acte de Dieu ; mais , en tant que son essence provient du Non-Être et de l'incomplet , il naît de nous qui , par le désordre , tendons au Non-Être.

L'Hospitalier. — Diantre ! que vos Sola-riens sont subtils !

Le Génois — Oh ! si ma mémoire était plus fidèle , et si je pouvais retarder l'heure de mon départ , que de choses , bien autrement curieuses , je vous dirais ; mais je perds mon vaisseau , si je ne me retire promptement.

L'Hospitalier. — Je vous en prie , répondez encore à cette unique question : que disent-ils du péché d'Adam ?

Le Génois. — Ils reconnaissent comme nous qu'une immense corruption a envahi le monde ; que les hommes ne sont pas régis par les véritables lois naturelles ; que les bons sont tourmentés et maudits, et que la domination est entre les mains des méchants. Mais ils sont loin de croire , comme nous , que les méchants puissent avoir une vie heureuse. Selon les Solarimensis , la vie des méchants est misérable , parce que c'est se réduire à une sorte d'annihilation de soi-même que de se montrer ce qu'on n'est pas en réalité , ainsi que font tant de rois et tant de gens qui se parent des dehors de la science , du courage et de la sainteté. Ils concluent de tout cela que , par une cause inconnue , une grande perturbation a eu lieu dans les choses humaines. D'abord ils ont incliné à croire avec Platon , que , dans les temps primitifs , la révolution des astres se faisait du point que nous appelons aujourd'hui Occident , à celui que nous nommons Orient , puis que leur

direction a changé subitement. On a dit aussi qu'il était possible que le gouvernement des choses inférieures eût été abandonné par la suprême Divinité à une Divinité inférieure; mais ils déclarent cette opinion tout-à-fait erronée. Ils trouvent cependant encore plus absurde de dire que Saturne ayant d'abord gouverné avec beaucoup de sagesse, le règne de Jupiter ne fut pas aussi sage; qu'ensuite les autres planètes, quand vint leur tour, n'exercèrent pas sur la société humaine une plus heureuse influence. Cependant dans l'opinion des Solariens les âges du monde se succèdent selon la série des planètes, et ils prétendent que les mutations des apsides amènent tous les 1000 ou 1600 ans des variations notables dans les choses de ce monde. Ils sont d'avis que l'âge actuel appartient à Mercure, quoique son influence soit souvent contrariée par de grandes conjonctions, et qu'ils attribuent aux retours des anomalies une puissance funeste.

Ils regardent en définitive le chrétien comme très heureux, puisqu'il se contente de croire que c'est le péché d'Adam qui a causé

cet immense désordre. Pour eux, ils pensent que les enfans n'héritent pas des péchés de leurs pères, mais de la peine infligée à ces péchés. Toutefois, à leur sentiment, la peine du péché devrait au contraire remonter des enfans aux pères, lorsque ceux-ci ont négligé de remplir les conditions requises dans la génération pour le perfectionnement de l'espèce humaine, ou n'ont pas veillé à l'éducation et à l'instruction de leurs enfans. Aussi, dans la Cité du Soleil, la génération et l'éducation sont-elles l'objet de soins minutieux; car là, on est persuadé que la République est solidaire et des fautes et de la peine, tant des fils que des pères. A l'époque où nous vivons, les États sont accablés de maux; et, ce qui est déplorable, on donne le nom de paix et de bonheur à ce désordre, parce que l'on n'a jamais connu le bien, parce qu'on s'imagine que le monde est régi par le hasard. Mais celui qui a contemplé la structure de l'univers, et qui a étudié l'anatomie des plantes, des animaux et de l'homme (car on livre à la dissection les cadavres des suppliciés), est

forcé de confesser bien haut la sagesse et la providence de Dieu. L'homme doit donc se consacrer tout entier à la religion et adorer sans cesse son créateur ; mais cela n'est facile, possible même , qu'à celui qui a étudié et compris le cœur de Dieu , à celui qui observe ses lois et a mis philosophiquement en pratique ce précepte : *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit, et fais-leur, selon leur désir, ce que tu voudrais qu'ils te fissent.* Et si nous exigeons que nos fils et les autres hommes nous respectent et nous fassent du bien , en échange du peu que nous faisons pour eux , que ne devons - nous pas à Dieu , de qui nous tenons tout , par qui nous sommes tout ce que nous sommes , et en qui nous vivons toujours ! Ainsi , gloire à Dieu dans les siècles des siècles !

L'Hospitalier. — Vos Solariens, avec la seule connaissance de la loi naturelle , ont tellement approché du christianisme , qui n'ajoute rien à cette loi , si ce n'est les sacremens pour nous aider à l'observer , que je peux en tirer un solide argument en faveur

de la religion chrétienne qui est la plus vraie de toutes, et qui, une fois purgée de ses abus, régnera sur le globe entier, comme l'enseignent et l'espèrent les théologiens les plus célèbres. Les docteurs disent que c'est dans le but final de la réunion de tous les peuples sous une même loi, que le Nouveau-Monde a été découvert par un Espagnol (au reste c'est notre illustre Colomb, Génois comme moi, qui a découvert ce continent). Vos philosophes de la Cité du soleil seront donc des témoins de la vérité, élus par Dieu. Au surplus, il faut bien le reconnaître, nous ne savons ce que nous faisons, et nous ne sommes que des instrumens entre les mains de Dieu. C'est l'amour de l'or et des richesses qui pousse l'homme à chercher de nouvelles contrées; mais les fins de Dieu sont bieu plus élevées. Le soleil tend à brûler la terre, et n'a pas pour but de produire les plantes, les hommes, etc.; mais Dieu se sert de cette lutte des élémens pour donner la vie aux êtres. A lui donc louange et gloire!

Le Génois. — Oh! si vous saviez ce qu'ils

ont appris sur l'avenir , de l'astrologie aussi bien que de nos prophètes ! Ils disent que de nos jours il s'accomplit en cent ans plus d'événemens dignes de l'histoire , que n'en ont produit les quatre mille ans déjà écoulés , et qu'il a été publié dans le siècle dernier plus de livres que dans les cinquante siècles précédens. Ils parlent avec admiration de ces trois inventions : l'imprimerie , la poudre à canon et la boussole ; à ces grandes découvertes , présidaient la Lune et Mars , auxquels nous devons une navigation , des armes et un monde nouveaux. Ils disent que , quand d'autres conjonctions se feront dans le ciel , quand de nouveaux signes apparaîtront , une monarchie nouvelle s'élèvera ; qu'alors les arts et les lois subiront une réforme complète , qu'il y aura des prophètes , et que l'univers étant ainsi régénéré , la sainte nation du christ sera comblée de biens ; mais qu'il faudra abattre et déraciner , avant de bâtir et de planter. Mais laissez-moi partir , car des affaires pressantes m'appellent.

Cependant , sachez encore qu'ils ont trouvé

l'art de voler, le seul qui parût manquer aux hommes; et ils ne doutent pas que bientôt on n'invente des lunettes, au moyen desquelles notre œil découvrira de nouvelles étoiles, et des cornets acoustiques qui feront entendre à nos oreilles l'harmonie des cieux.

L'Hospitalier. — Hein! ah! ah! ah!..... Tout cela est admirable, mais je doute que les étoiles puissent prédire et faire tant de choses. Je crois que vos Solariens astrologisent un peu trop; tout ici-bas arrive par la volonté de Dieu, dans les temps fixés par sa providence.

Le Génois. — C'est aussi leur avis : Dieu, qui est la cause universelle et immédiate de tout, n'agit pas comme une cause finie, mais comme principe et puissance absolus : car lorsque Pierre mange, pisse ou vole, Dieu n'opère pas par Pierre, bien qu'il lui ait donné la faculté de faire tous ces actes, et ici Pierre peut agir comme cause toute puissante et immédiate, qui modifie par sa liberté l'immensité de l'action divine.

L'Hospitalier. — Cela est juste et s'accorde

parfaitement avec la doctrine de nos scholastiques et particulièrement de saint Thomas, qui l'a soutenue contre les Mahométans.

Le Génois. — Ils disent donc que Dieu assigna à chaque phénomène des causes universelles et des causes particulières, et que celles-ci ne peuvent agir en l'absence des premières : ainsi les plantes ne sauraient fleurir si le soleil ne les échauffait. Le temps est l'effet des causes universelles, c'est-à-dire, des causes célestes. C'est pourquoi nous sommes soumis, dans toutes nos actions, à l'influence du ciel. Mais les causes libres font servir le temps à leur usage pour agir sur les choses extérieures : c'est ainsi que, par une chaleur artificielle, l'homme force les plantes à fleurir, et qu'en l'absence du soleil, il éclaire sa maison avec la lumière d'une lampe. D'un autre côté, les causes naturelles agissent dans le temps ; en sorte que les phénomènes se produisent chacun d'eux à son heure, les uns pendant le jour, les autres pendant la nuit ; quelques-uns dans l'hiver, d'autres dans l'été, le printemps ou l'automne ; les uns dans un siècle, les autres

dans un autre siècle , tant par l'action des causes libres, que par l'action des causes naturelles. Et comme rien n'oblige la cause libre à dormir quand il fait nuit, ou à se lever quand le jour se montre ; mais qu'elle règle ses actions sur le degré d'utilité qu'elle y trouve, faisant servir l'alternative des temps à son bien-être , de même , rien non plus ne l'oblige à découvrir la poudre à canon, l'imprimerie ou un nouveau monde, quand règne l'influence du cancer ou du bélier , etc. Les Solariens ne peuvent croire que le souverain pontife des sages chrétiens leur ait interdit l'astrologie , si ce n'est dans la crainte qu'ils en abusent en cherchant à pénétrer les actes du libre arbitre et les événemens surnaturels, secrets que l'astrologie ne peut dévoiler , car les astres, qui sont les causes universelles des phénomènes naturels , sont seulement les signes des causes surnaturelles, et à l'égard des causes libres ne sont que des occasions , une invitation , un attrait. En effet, le soleil en se levant ne nous oblige pas à sortir du lit, mais il nous y invite et nous

fait désirer de quitter notre couche, comme la nuit nous y retient par les charmes du sommeil. Ils n'ont donc sur notre volonté qu'une influence indirecte et accidentelle, en agissant sur le corps et sur les sens, qui sont le résultat de son organisation : c'est ainsi que l'ame est entraînée à l'amour, à la haine, à la colère et à toutes les passions, sans que l'homme soit privé de la faculté de céder ou de résister à la passion. Si les hérésies, les famines, les guerres signifiées par les astres, désolent si souvent la terre, c'est que la plupart des hommes, se laissant plutôt gouverner par leurs appétits sensuels que par le flambeau de la raison, commettent ainsi des actions qu'elle réprouve. Il est des cas cependant où l'on cède à une juste colère pour entreprendre une guerre légitime.

L'Hospitalier. — C'est encore l'opinion de saint Thomas, de notre souverain pontife et de tous nos docteurs scholastiques, qui permettent de recourir à l'astrologie, en tant qu'elle s'applique à la médecine, à l'agriculture et à la navigation : ils permettent même le pronostic

conjectural lorsqu'il ne s'agit que d'actes arbitraires; mais les progrès de la malice humaine et les abus qu'elle a faits de l'astrologie, ont fait interdire, non les conjectures, mais le pronostic conjectural, qui pour n'être pas toujours faux, est le plus souvent et toujours même dangereux. Les princes et les peuples qui accordent une trop grande confiance à l'astrologie, s'engagent dans une foule d'entreprises téméraires, comme-le témoignent les exemples déplorables d'Arbace, d'Agathoclès, de Drusus, d'Archélaüs, et de nos jours l'exemple de ce chef Finlandais, trompé par le pronostic de Ticon; c'est leur aveugle croyance à l'art conjectural qui donne à nos princes égarés par des fourbes, l'audace d'attenter aux droits de la papauté.

Le Génois. — Les Solariens pensent que l'on doit interdire tout ce qui est faux ou dangereux, tout ce qui peut servir à relever l'idolâtrie, à détruire la liberté ou à troubler l'ordre politique.

Parmi les arts utiles au bonheur des hommes que Dieu a mis à notre portée, ils ont

encore trouvé celui de se soustraire au *destin sidéral* : quand une éclipse ou une comète menacent le bonheur d'un individu, ils enferment celui-ci dans un édifice entièrement construit de pierres blanches, et dont les murs sont arrosés de parfums ; ils allument sept torches de cire odoriférante, et cherchent à dissiper par les sons des instrumens et par le charme des conversations, les émanations empestées venues du ciel.

L'Hospitalier. — Certes, voilà de la bonne et sage médecine. Le ciel, en effet, agissant matériellement sur les corps, doit être matériellement paralysé dans son influence ; mais ce nombre déterminé de chandelles, auquel ils semblent attribuer une vertu médicative, sent furieusement la superstition.

Le Génois. — Ces pratiques, sans doute, sont fondées sur les idées peut-être un peu superstitieuses des Pythagoriciens touchant la puissance des nombres. Aussi, n'est-ce pas aux nombres seuls qu'ils croient, mais à la médecine aidée des nombres.

L'Hospitalier. — Il n'y a point là de superstition : rien dans l'Ecriture ni dans les canons de l'Eglise, ne condamne la doctrine de la vertu des nombres. Les médecins consultent les nombres pour arriver à la connaissance des périodes et des crises des maladies; bien plus, il est écrit *que Dieu fit tout avec nombre, poids et mesure*, et qu'il a créé le monde en sept jours; il est parlé des sept anges sonnant de la trompette, des sept coupes, des sept tonnerres, des sept candélabres, des sept sceaux, des sept sacremens, des sept dons du Saint-Esprit, etc. Saint Augustin, saint Hilaire et Origène, ont longuement disserté sur la vertu des nombres, et particulièrement des nombres 7 et 6. Aussi ne condamnerai-je pas les Solariens, puisque leur médecine s'appuie sur des exemples divins, et qu'ils se montrent les défenseurs du libre arbitre. Leurs sept torches sont une imitation des sept planètes comme les sept lampes de Moïse; et Rome a jugé qu'il n'y avait de superstition qu'autant que l'on attribue aux nombres

seuls, et non aux choses représentées par eux, une puissance que celles-ci tiennent de Dieu, source de toute vertu. Mais poursuivez.

Le Génois. — Si le temps me le permettait, je pourrais vous donner une idée plus complète de leur astrologie ; mais je me contenterai de vous exposer les points principaux de leur doctrine. Ils pensent que tout est bien dans l'ordre établi par la providence de Dieu, et que c'est nous seuls qui troublons cet ordre , qu'il existe une merveilleuse harmonie entre le monde céleste, le monde terrestre et le monde moral ; que la loi chrétienne s'étendra sur tout le Nouveau-Monde , qu'elle vivra en Italie et en Espagne, mais qu'elle sera ébranlée dans l'Allemagne septentrionale , l'Angleterre , la Suède et la Poméranie. Je m'arrête pour ne pas enfreindre la juste défense de notre Saint-Père qui ne permet pas d'en dire davantage.

J'ajouterai pourtant que les Solariens, outre l'art de voler, ont fait encore une foule de découvertes utiles sous les auspices de constellations favorables. Loin de détruire leur doc-

trine , la liberté humaine l'établit. *En effet*, disent-ils, *si un grand philosophe , malgré les tortures que ses ennemis lui ont fait endurer pendant quarante heures*, n'a pu être contraint à dévoiler une syllabe de ce qu'il avait résolu de taire, comment des astres qui se meuvent à des distances et avec une lenteur infinies pourraient-ils nous empêcher d'obéir à notre volonté ou aux décrets de Dieu , puisque la liberté de l'homme est telle qu'il peut même le blasphémer : Dieu , cependant , ne nous y force pas , car ce serait se tourner contre lui-même ; et n'est-il pas indivisible ? Mais les astres imprimant aux sens d'insensibles et subtiles modifications, les hommes qui se laissent plus dominer par leurs appétits sensuels que par la raison divine qui leur a été donnée pour les éclairer , sont plus directement assujétis à leur influence. C'est ainsi que simultanément , sous une même constellation , se produisent les vapeurs empestées de l'hérésie et les suaves vertus des fondateurs de l'ordre des Jésuites , des Frères Mineurs et des Capucins ; ce fut pareillement sous l'in-

fluence de cet astre que Colomb et Cortez répandirent dans le monde qu'ils venaient de découvrir la divine religion du Christ. Quant à ce qu'ils m'ont appris sur les grandes destinées qui vont s'ouvrir pour le monde ; j'en ferai le sujet d'un autre entretien.

L'Hospitalier. — Je n'ai plus qu'une chose à vous demander, c'est de me dire comment ils font mouvoir leurs vaisseaux, sans voiles et sans rames ?

Le Génois. — D'abord au moyen d'un ample éventail adapté sur la poupe et se terminant en une perche à laquelle est suspendu un poids qui lui fait équilibre, de telle sorte qu'un enfant, avec le secours d'une seule main, peut l'élever et l'abaisser ; mais il faut pour cela qu'à l'endroit où commence cette grande aile, elle soit soutenue par un axe facilement mobile sur deux fourches. D'autres bâtimens marchent au moyen de deux roues placées à la poupe et tournant dans l'eau par l'effet d'une corde sans fin, qui, après avoir enveloppé la circonférence d'une grande roue disposée verticalement sur la proue, vient, en

se croisant, embrasser vers le milieu de sa longueur l'axe auquel tiennent les deux roues. On met sans peine en mouvement la grande roue, qui entraîne dans sa révolution les petites roues plongées dans l'eau, par un mécanisme semblable à celui du rouet dont se servent les femmes de Calabre et de France pour filer, rouler et retordre leur lin.

L'Hospitalier. — Un instant encore.

Le Génois. — Impossible ! impossible !

FIN.

CODE DE LA NATURE,

PAR MORELLY,

Réimpression complète

Augmentée des Fragments importants de la BASILIADE,

AVEC L'ANALYSE RAISONNÉE

DU SYSTÈME SOCIAL DE MORELLY,

PAR VILLEGARDELLE.

Sous presse:

LE PHALANSTÈRE

DE

CHARLES FOURIER.

OU DESCRIPTION DÉTAILLÉE

du Nouveau Monde Industriel et Sociétaire,

D'APRÈS LES ÉCRITS DE FOURIER,

PAR LE MÊME.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.